

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

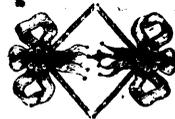
L'ALBUM

DES

FAMILLES

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE

Littérature, Histoire, Biographies et Legendes.



M A I.

1881.

PRIX \$2.00 par Année.

Agents de l'ALBUM des FAMILLES.

PROVINCE DE QUÉBEC.

Villes.	Agents.
Québec.....	Et. Légaré, 378, rue St Joseph, St Roch
Montréal.....	I St Amour, 344, rue Amherst
Trois-Rivières.....	P L Hubert Not.
N.-D. de Lévis.....	Elséar Bédard
Rimouski.....	Alph Couillard
Sherbrooke.....	M. Richer, libraire
Sorel.....	J O Dauphinais
St-Jean-Dorchester.....	Jean Bourguignon
Saint-Hyacinthe.....	M. Charpentier, Agt. de journaux.
Chicoutimi.....	Alf Godin

CAMPAGNES.

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Arthabaska.....	Arthabaska.....	Aimé Dion
Anse Saint-Jean.....	Chicoutimi.....	Didier Houde
Beauharnais.....	Beauharnais.....	J A Lapointe
Cap Santé.....	Portneuf.....	S Delisle
Deschambault.....	Portneuf.....	J Arthur Matte
Hull.....	Ottawa.....	J O Laferrrière
Isles de la Madeleine.....		D Paquet, Inst
Joliette.....	Joliette.....	Albert Gervais
Kamouraska.....	Kamouraska.....	P C Dupuy
La Patrie.....	Compton.....	Régis Dumoulin
L'Acadie.....	Saint Jean.....	Jos H Roy, fils
Longueuil.....	Chambly.....	F X Valade
Lotbinière.....	Lotbinière.....	Maxime Lemay
Maskinongé.....	Maskinongé.....	Joseph Déziel
Picassiville et St-Calixte.....	Arthabaska.....	F Deguise
Rivière du Loup.....	Témiscouata.....	V Chamberland
Rivière du Loup.....	Maskinongé.....	L T Rivard
Sault-au-Récollet.....	Hochelaga.....	J B Beauchamp
Sandy Bay.....	Rimouski.....	La Déchêne
Stanford.....	Arthabaska.....	Donat Duvert, fils.
Ste Anne Lapoc.....	Kamouraska.....	Geo L'Évêque
St Charles.....	Bellechasse.....	P P Dalaire
St Colomb (Sillery).....	Québec.....	Félix Langlois
Saint Donat.....	Rimouski.....	Glovis Morneau

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Saint Eustache.....	D.-Montagnes.....	Daniel Echier
St Ephrème de T. Beauce.....		Frs Bilodeau
St George de Wd. Richmond.....		J B G Millette
Saint Henri.....	Lévis.....	G Roy
Saint Hughes.....	Bagot.....	E Lafontaine
St Jac. le Mineur.....	Laprairie.....	J O Poirier, M de P
Saint-Jude.....	St Hyacinthe.....	Frs Lessard
Saint-Michel.....		
Saint-Vallier.....	Bellechasse.....	Alphonse Gingras,
Beaumont.....		
St Michel des Sts. Berthier.....		Rv M Chas Larose
Saint-Nicholas.....	Lévis.....	L Fréchette, jr
Saint-Romuald.....	Lévis.....	Joseph Fortin
Sainte Rose.....	Lévis.....	A E Léonard
Ste. Sholastique.....	D.-Montagnes.....	J H Leroux,
Saint-Tite.....	Champlain.....	J N Buist
Thetford.....	Mégantic.....	John Doyle
Wotton.....	Wolfe.....	J H C Lajoie

Localités.	Etats.	Agents.
Full River.....	Massachusetts.....	H R Benoit.
Hebronville.....	Massachusetts.....	A. Huot.
Holyoke.....	Massachusetts.....	Anthime Bourdon.
Hudson.....	Massachusetts.....	T Lacroix, boulan.
Indian Orchard.....	Massachusetts.....	Jos Bengle.
Keene.....	N. Hampshire.....	Gilbert Paré.
Lake Linden.....	Michigan.....	Denis L. Augé.
Lawrence.....	Massachusetts.....	Dr Jos Desmarais, 126 Lowell Str.
Lewiston.....	Maine.....	Issac N. Leclerc.
Lowell.....	Massachusetts.....	J S Lapierre.
Malone.....	New-York.....	Joseph Ménard.
Manteno.....	Illinois.....	L A Towner.
North Adams.....	Massachusetts.....	A N Gélinau, Agt d'Assurance.
N. Grosvendordale.....	Connecticut.....	L P Lameureux.
Northampton.....	Massachusetts.....	Dr L B Niquette.
Putnam.....	Connecticut.....	Hector Duvert.
Rochester.....	New-York.....	Gust Thibodeau, No. 9 Marshall St.
Spencer.....	Massachusetts.....	Geo Fontaine, fils.
St Albans.....	Vermont.....	Dr G Thibault.
Three-Rivers.....	Massachusetts.....	William Bengle.
Vermillionville.....	Louisiane.....	A. H. Monnier, jr.
Ware.....	Massachusetts.....	Anthime Bourdon.
Webster.....	Massachusetts.....	Christopher Dubé.
West Rutland.....	Vermont.....	Nap Léonard.
West Warren.....	Massachusetts.....	Etienne Bouthillier
Winooski.....	Vermont.....	Alphonse Dubuc.
Worcester.....	Massachusetts.....	P J Martin.
Woonsocket et Manville.....	Rhode Island.....	C Tétrault.

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Shippagan.....	Gloucester.....	Henri A Sormany
----------------	-----------------	-----------------

MANITOBA.

Saint Boniface.....		M. Adjuv. Gauvreaux.
Winnipeg.....		

ETATS-UNIS.

Localités.	Etats.	Agents.
Albany.....	New-York.....	Gilb J Léveilly, 15, North Lansing Str
Aurora.....	Illinois.....	Louis Raymond
Biddesford.....	Maine.....	L N Chartier
Burlington.....	Vermont.....	Israël Couture
Central Falls.....	Rhode Island.....	Zoé Choquette
Chicago.....	Illinois.....	Philias Baillargeon, No. 305, 13th Place
Chicopee.....	Massachusetts.....	Geo. P. Benoit.
Chicopee Falls.....	Massachusetts.....	Wilfrid St-Amour.
Cohoes.....	New-York.....	Joseph Desrosiers.
Danielsonville.....	Connecticut.....	J. T. Bréault.
Détroit.....	Michigan.....	Ed. Racicot.

LONDRES, (ANGLETERRE).

MM. Henry F. Gellig & Cie..... 449, Strand.

PARIS, (FRANCE.)

A la Librairie Religieuse de M. A. Sauton, 41, rue du Bac.

SOMMAIRE DES MATIERES.

	PAGES.
Bulletin Religieux.	
Le Mois de Marie.....	129
Littérature.	
François le Balafre (suite et fin), par Chas. BUET.....	130
Les Chevaliers de la Croix Blanche, (suite), par Chas. BUET.....	137
La Fille du Juif Errant, par Paul FÉVAL.....	144
Poésies.	
Un Sonnet, par VALMONT.....	137
Gambetta ou les petits-fils de Gargantua.....	143
Galerie Nationale.	
Les Grands Noms de notre histoire— V. Les PP. Jean de Brebeuf et Gabriel Lallemant, Jésuites, par Napoléon LEGENDRE.....	153

	PAGES.
Bibliographie.	
Les Cercles Agricoles, par le Dr. N. E. DIONNE.....	159
La Culture du Tabac, par le Notaire L. N. GAUVREAU.....	159
Collaboration.	
Gausserie sur les manies de quelques grands hommes, (suite), par Ed. ROUSSEAU.....	158
Chronique.	
Correspondance particulière de Rome, par Chas. BORNEL.....	155
Chronique mensuelle, par CARA LIMPJA.....	156
Rapport statistique de la Société St. Vincent de Paul de Montréal.....	157
Appel aux amis de l'éducation au sujet de l'incendie du Séminaire de Rimouski.....	157

	PAGES.
Informations Spéciales.	
Correspondance de Rome.....	160
Guérisons miraculeuses.....	160
Calonisation.....	160
Aux Abonnés.....	160
Nos Illustrations.....	160
Autre Avis.....	160
Aux Agents.....	160
Maximes et Pensées.	
Pensées diverses.....	129
Préceptes de politesse.....	153
L'Economie, par MÉZIÈRE.....	154
Le Jeu des Combles.....	159
Gravures.	
Le docteur et sa boîte.....	139
L'inconnu.....	142
Le bastion du vicomte Paul.....	145
L'image.....	145
Le Festin du vicomte Paul.....	149
Le voyageur.....	151

ABONNEMENT.

Le Prix est de

92

PAR ANNÉE,

Payable d'avance.

L'ALBUM DES FAMILLES

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE.

ADMINISTRATION

S'adresser à

Mr. le DIRECTEUR
DE

l'Album des Familles.

OTTAWA.

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

BULLETIN RELIGIEUX

[POUR l'Album des Familles.]

LE MOIS DE MARIE.

O Vierge sainte, rends-nous dignes de célébrer tes louanges!

L'AMOUR ingénieux de l'Eglise pour la sainte Vierge a revêtu toutes les formes, il a dérobé à tous les arts leurs voix diverses mais toujours puissantes, pour glorifier la Mère de Dieu. L'architecture a élevé à Notre-Dame des temples magnifiques où le symbolisme chrétien a spiritualisé la matière; la musique, elle aussi, a été inspirée par le culte de Marie; et la poésie, qu'un grand poète a nommée *l'Ange-Gardien de l'humanité à tous les âges*, a consacré de beaux chants à Celle qui est pour l'humanité le meilleur des anges gardiens, c'est-à-dire sa Mère. La peinture a donné le sentiment à la toile, le marbre et l'argile ont vécu sous le ciseau et sous l'étreinte puissante du statuaire, et tous les arts, fils du Ciel et consolateurs de la terre, ont rivalisé d'efforts sublimes, comme pour accomplir cette parole de l'office de Marie: *O Vierge sainte, rends-nous dignes de célébrer tes louanges!*

Enfin, non contente de faire hommage à la Mère de Dieu des chefs-d'œuvre de l'art et du génie, l'Eglise lui a consacré la nature avec ses splendeurs et ses grâces; elle lui a consacré ce mois de Mai où les champs fleurissent, où le rayon du soleil entr'ouvre les lys dans les jardins, et la poésie dans les cœurs; Mai, qui rappelle au vieillard le matin de sa vie et éveille chez le jeune homme l'illusion et la longue espé-

rance. Mai, c'est l'universel cantique de la création qui élève vers le Ciel ses parfums et ses harmonies; Mai, c'est le mois de Marie, la consolatrice des affligés, la source de notre joie!

L'autel de la vierge se pare de fleurs, des lumières brillent à travers les guirlandes de feuillage. Les litanies de la Mère de Dieu où sont résumées ses gloires et nos espérances, s'exhalent de toutes les âmes; elles revêtent de poétiques images ces grandes pensées, ces pieux sentiments. Marie est la rose mystérieuse qui embaume les jardins du Paradis et des solitudes de la terre; c'est la tour de David qui abrite les guerriers du Christ; c'est le miroir où se réfléchit l'éternelle sagesse, et le tabernacle où Elle s'est reposée. Sanctuaire des vertus, la Vierge de Juda est encore la porte du nouvel Eden, l'Etoile qui se lève sur l'océan orageux de la vie. Terrible comme une armée rangée en bataille, elle défend les cohortes chrétiennes; Mère tendre et compatissante, elle accueille le repentir, elle bénit la douleur. Les Anges saluent en elle leur reine; devant Marie, les patriarches inclinent leur tête couronnée de cheveux blancs, et les apôtres leur front où rayonne la langue de feu, les martyrs abaissent leur palme, les pontifes leur sceptre pastoral, et les vierges leurs lys sans tache. Les saintes femmes qui ont figuré Marie, Rachel, Judith, Esther, celles qui ont imité ses vertus et forment l'humble et radieuse phalange des mères et des épouses chrétiennes, toutes pour la glorifier n'ont qu'une voix et qu'une âme, et la Vierge qui se proclamait la servante du Seigneur est ainsi l'éternel objet de l'amour des hommes, et des complaisances de Dieu.

A cette litanie sublime succède souvent la récitation du rosaire, symbolique couronne déposée sur le front royale de Marie par la piété des fidèles. La voix grave du pasteur commence ces prières touchantes et populaires, les assistants y répondent;

et toutes ces invocations montent vers Marie comme l'expression toujours la même des constants besoins de l'homme et du chrétien. Que le libre-penseur rie de cette pieuse habitude du chapelet, qui soulage tant d'infortunés courbés sous le poids des jours; avec un philosophe illustre, nous lui répondrons que "les humbles pratiques de la religion sont les petits soins de l'amitié qui font la douceur de la vie et le bonheur des âmes tendres."

Tous les sexes, tous les âges, tous les rangs, trouvent dans le culte de la sainte Vierge un appui et des espérances; il répand dans l'âme le calme et une sérénité merveilleuse. Qu'ils sont à plaindre, les sectaires qui ont banni de leurs autels l'image de Marie, et de leur cœur son souvenir! ils ont enlevé à la religion son côté riant et ses grâces divines; croyant mieux honorer le Fils, ils ont proscrit la Mère. Par eux a été rejetée la chaîne des traditions de l'Eglise catholique; ils ont fermé l'oreille aux grandes voix des Pères et des Docteurs qui bénissaient *Celle de qui est né Jésus*. Moins malheureux que nos frères séparés d'Europe, les chrétiens dissidents de l'Orient honorent Marie; la sainte Vierge est le soutien, leur espoir, leur amour. Nous osons l'espérer, ces pieuses croyances, conservées intactes dans le cœur des Orientaux, sont un gage de leur retour à l'unité.

Accourons tous en foule, durant ce beau mois, devant l'autel de Marie; supplions-la d'intercéder pour nous et d'abrèger les épreuves de la France et celles de N. S. Père le Pape, le représentant de son divin Fils sur la terre.

X.

Lamartine, à qui l'on demandait un jour s'il ne dépensait pas trop d'argent en annonces, répondit :

— Non, les annonces sont d'absolue nécessité. Le bon Dieu lui-même a besoin de réclame. Autrement, pourquoi sonnerait-on les cloches ?

LITTERATURE.

[Par Permission Spéciale.]

FRANÇOIS LE BALAFRÉ

(1562-1563.)

DEUXIÈME PARTIE.

L'ARQUEBUSE DE POLTROT.

(Suite et Fin.)

XI

Le pere et la fille

La forteresse du Châtelet, située à l'une des extrémités du Pont-au-Change, sur la rive droite de la Seine, était naguère le siège des juridictions de la prévôté et vicomté de Paris. Ses prisons étaient célèbres et portaient chacune un nom différent : il y avait *le Berceau, le Paradis, la Grièche, la Gourdainie, Barbarie, Gloriette*. Dans la *chause d'Hyprocas*, en forme de cône renversé, les prisonniers ne pouvaient se tenir ni debout ni couchés. Les détenus payaient le droit de geôlage à l'entrée, pendant le séjour et à la sortie.

Lorsque dom Thierry, Enguerrand et Agnès, que le maître Coqueluchon n'avait point voulu quitter, arrivèrent devant le Châtelet, dont la masse énorme jetait une ombre épaisse sur les constructions d'alentour, les veilles criaient minuit.

Les rues obscures étaient désertes : aucun bruit ne troublait le repos de la grande cité, plongée dans le sommeil. Aux rayons affaiblis du croissant argenté nageant dans un limpide azur, les toits se profilaient en lignes brillantes, les poivrières des tours, les créneaux découpés, les flèches et les clochetons, ressortaient en noir sur le bleu clair.

Dans les échauguettes suspendues à la muraille, des sentinelles veillaient. Lorsque le moine, se séparant de ses compagnons, s'approcha de la porte bardée de fer, une voix aigüe glapit.

— Qui vive ?

Le moine répondit :

— Ordre du roi !

Et soulevant le marteau énorme, il

frappa un coup retentissant dont l'écho répéta longuement les vibrations.

Quelques minutes s'écoulèrent. La sentinelle épaulait son arquebuse, et gardait à sa portée la mèche toute allumée. Un grincement se fit derrière la porte ; le guichet s'ouvrit, la clarté d'une lanterne se projeta à travers les grilles, puis une voix grondante, éraillée, demanda :

— Qui êtes-vous ? A qui en avez-vous ?...

Dom Thierry déploya le papier qu'il tenait à la main, et lut d'un trait :

“ Ordre à monsieur de Sazerac, gouverneur de nos prisons du Châtelet d'introduire auprès du condamné Poltrot de Méré, le révérend religieux, porteur du présent billet, le sieur l'Hermite, bourgeois de Paris, et sa fille.

“ Du Louvre, ce dix-septième jour de mars 1563,

“ CATHERINE.”

— Passez-moi l'ordre, dit le guichetier, d'un ton moins rude, je vais éveiller le gouverneur.

— Non, répartit le cordelier. Vas éveiller le gouverneur, et qu'il vienne recevoir ce papier de ma main. Fais vite, mon homme, je suis pressé !

Le guichetier, subjugué par l'accent résolu de dom Thierry, dont il entrevit d'ailleurs l'habit monacal, grommela entre ses dents, s'éloigna, revint, et dit enfin, un peu troublé :

— Il est peut-être inutile d'appeler monsieur de Sazerac, et...

— Non, insista le moine : Je veux que l'ordre de la reine soit exécuté strictement. Vas, mon homme, et que le sieur de Sazerac ne me fasse pas attendre : je suis pressé !

Peu d'instants plus tard les verroux grinçaient dans leurs gâches, à grand fracas, les chaînes cliquetaient, et la porte s'ouvrait enfin, laissant voir sur le seuil M. de Sazerac, en robe de chambre, mais le ceinturon aux flancs et l'épée nue à la main. Derrière lui s' tenaient le guichetier, balançant à bout de bras son troussseau de clefs, et deux soldats armés d'espontons.

Dom Thierry s'avança, suivi d'Enguerrand qui soutenait Agnès, tremblante de fatigue et d'émotion. Coqueluchon alla se blottir sous le porche de l'église Saint-Jean.

— Monsieur, dit le moine, voici un ordre de Sa Majesté.

Le gouverneur s'inclina, lut la lettre, et, s'effaçant pour livrer passage :

— Entrez, mon révérend, dit-il, et vous aussi, mon maître. Je vous conduirai moi-même au cachot du prisonnier.

Il remit son épée au fourreau, prit une lanterne, et tandis que le guichetier refermait la porte, il se mit en marche, suivi de ses hôtes d'un mo-

ment, que les soldats escortaient à trois pas de distance.

Après avoir franchi deux clôtures, suivi un long corridor, on arriva à un escalier, dont les premières marches affleuraient le sol et qui tournait en pas-de-vis, s'enfonçant dans les entrailles de la terre.

Ils descendirent, s'appuyant aux pierres humides pour ne pas glisser sur les marches usées et branlantes ; ils se trouvèrent alors dans un couloir souterrain, étroit et bas, au bout duquel ils s'arrêtèrent devant une porte cintrée, solidement close.

Le guichetier l'ouvrit, et le gouverneur, précédant dom Thierry, Enguerrand et Agnès, entra dans la cellule où Poltrot dormait, étendu sur un grabat.

M. de Sazerac posa la lanterne sur un bloc de granit qui servait de siège, et, se retirant :

— Dans une heure, dit-il, je revierdrai vous chercher.

Puis il sortit.

Poltrot s'était éveillé en sursaut. Dressé sur sa couche misérable, il regardait avec effarement ces deux hommes, cette femme enveloppée d'une mante dont le capuchon couvrait son visage. Très pâle, amaigri, exténué par les souffrances de la question qu'on lui avait fait subir deux fois, il eût inspiré la compassion à son plus cruel ennemi. Ses paupières battirent ; un sourire amer effleura ses lèvres :

— Déjà ! fit-il, en laissant tomber un regard d'ironie sur le moine, debout devant lui.

Dom Thierry, poussant un soupir de lassitude répondit avec douceur :

— Ce n'est pas l'heure encore... Je vous apporte une joie, mon frère : la joie suprême !

— Joie sans lendemain ! répartit le condamné. Laissez moi dormir, je vous prie... C'est ma dernière nuit.

Enguerrand s'approcha, et soulevant à la hauteur de son visage la lanterne qui en éclaira les traits accentués, il dit au prisonnier, d'une voix dont il ne put déguiser l'altération :

— Me reconnaissez-vous ?

Poltrot, après un coup d'œil :

— N'êtes-vous pas l'armurier de la rue de la Tixéranderie ?... Que voulez-vous de moi ?

— Je veux, dit froidement Enguerrand l'Hermite, vous parler de votre femme... de votre enfant.

Poltrot bondit :

— Ma fille !... cria-t-il... Eliane !

Il s'affaissa, épuisé, et ferma les yeux, jetant les mains en avant comme pour repousser une vision affreuse.

L'autre poursuivit, avec le même accent d'implacable résolution :

— Je suis Pierre d'Allinges-Coudrée.

— Son... frère ! balbutia le malheureux.

Il saisit le bras de Pierre, l'attira vers lui et répéta :

— Son frère !...

— Si je vous avais trouvé plus tôt, Jean de Beaurepos, reprit le vieux gentilhomme, vous ne seriez pas ici : votre fille eût été votre ange gardien.

Par un effort énergique de volonté perverse, l'assassin de Guise dompta l'émotion qui s'emparait de lui. Il se redressa lentement, secouant les chaînes qui enserrèrent ses jambes, et, ricanant d'un air moqueur, il regarda paisiblement Pierre de Coudrée, dom Thierry, puis Agnès, dont le cœur palpitait, et qui tremblait, la pauvre enfant, parce qu'elle n'osait point se jeter au cou de son père, de peur d'être repoussée.

— Bonhomme ! prononça-t-il de sa voix moqueuse, croyez-vous que je sois de ceux que l'on convertisse ? Ou bien venez-vous insulter à ma détresse et vous venger du mal que je vous ai fait ?... Je jouais une partie dont ma vie était l'enjeu : je perds, je paye. Je n'ai point de regret, point de regret... Et quant aux souvenirs que vous évoquez, ils datent de si loin !... Ma fille !... C'est elle, sans doute, qui est là, m'écoutant avec terreur et me regardant avec honte. Vous eussiez dû lui épargner cette peine.

Agnès, éclatant en sanglots, tomba à genoux.

Poltrot, d'un geste rapide, rabattit le capuchon de sa mante :

— Oui... oui, reprit-il d'un ton d'indéchiffrable mélancolie, voilà bien les cheveux blonds d'Éliane, et ses yeux noirs..., ses beaux yeux que j'aimais... Ne pleurez pas, enfant... Et puisqu'on vous a traînée en ma présence, accordez-moi une grâce. Je fus coupable envers votre mère ; elle est morte à cause de moi... Elle me pardonnerait, si elle vivait encore. Pardonnez-moi en son nom... Le voulez-vous ?

Agnès voulut se relever, parler : elle ne put. Elle tendit son front au baiser paternel, le premier peut-être :

— Non ! fit Poltrot, qui se recula. Je ne puis ni vous embrasser, ni vous bénir. Je suis teint de sang !... De vous à moi, il ne peut y avoir qu'une chose : le pardon.

— O mon père !... s'écria la jeune fille avec exaltation, ayez pitié de moi...

— Enfant, le soleil de demain se couchera sur ma tombe, une tombe infâme, où nul ne viendra prier. Ce serait à moi de demander pitié !... Je ne veux que l'oubli. Votre père n'est pas celui qui vous abandonna lâchement, toute petite et chétive, qui ja-

mais ne s'inquiéta de votre sort, qui se priva de vos baisers et de vos caresses, qui ne vous donna rien, ni le pain du corps, ni le pain de l'âme... Votre père, c'est celui dont la charité vous a recueillie, vous, a élevée ; qui a fait de vous l'angélique créature que vous êtes, car si vous avez les traits de votre mère, vous avez son cœur, je le vois, je le sens, je le sais... Moi, je ne mérite que l'exécration, et vous m'apportez votre compassion : Dieu m'envoie un châtement proportionné à mon crime, en me montrant, à cette heure terrible ce que par ma faute j'ai perdu.

— Vous avez prononcé le nom de Dieu, murmura Agnès exaltée, vous êtes sauvé, mon père !... Oh ! poursuivait-elle en serrant entre les siennes les mains de Poltrot qu'il cherchait vainement à retirer, oh ! ne me refusez pas cette joie que j'implore, le repentir efface toute faute : revenez à Dieu.

Elle n'osant exprimer sa pensée, d'un geste éloquent, elle appela près d'elle dom Thierry.

Mais Poltrot de Méré secoua la tête et ce même sourire d'amertume et de sarcasme qui tantôt errait sur sa bouche, reparut :

— Vous exigez plus que je ne puis donner, reprit-il. Je veux mourir comme j'ai vécu : sans Dieu.

— Prenez garde ! vous êtes aux portes de l'éternité... dit le religieux.

— Je rentre dans le néant ! répliqua Poltrot d'une voix sonore. N'espérez pas m'attendrir. Aussi bien cette entrevue a trop duré. Pourquoi avez-vous infligé à cette jeune fille la honte de me voir, la douleur de m'entendre ? Elle gardera toute sa vie l'impression funeste de ce moment qu'il vous eût été facile de nous éviter à tous. Je n'ai rien à lui dire de plus que ce que j'ai dit.

Mais Agnès avait repris courage, et, surmontant les sentiments complexes qui l'assaillaient, ne se laissant rebuter ni par l'impassibilité farouche, ni par l'endurcissement dans le faux et dans le mal qui rendaient cet homme indigne de commisération, elle entourait de ses bras le cou de son père, et de sa voix si douce, lui parla ainsi :

— Je suis heureuse de vous avoir vu, mon père, et j'aurais eu de la haine pour ceux qui m'auraient privée de vous, de vous, de vous !... Et vous ?... après tant de misères, au terme d'une vie si agitée, restez-vous insensible... — Brisons-là ! s'écria Poltrot en repoussant Agnès. Le loup ne se change pas en agneau à la voix d'une fillette ! Il n'y a rien de commun entre vous et moi... J'appartiens au bourreau :

il va venir réclamer sa proie. Plus ne m'est rien !

Pierre de Coudrée, qui sentait vibrer en lui l'indignation, la colère, tenta un effort suprême.

— Mon frère... balbutia-t-il, effrayé lui-même de donner ce doux nom à ce criminel qu'il avait tant haï.

— Taisez-vous ! interrompit le prisonnier, violemment. Je vous répète que c'en est assez ! J'ai besoin de toutes mes forces pour monter à l'échafaud que vos frères — vos frères par la foi ! — élèvent pour m'y faire périr... Je ne veux pas vous entendre... Sortez !

Désespérée, Agnès lacha un cri d'angoisse :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez ma vie pour le salut de son âme !...

— Vous tuez votre fille ! dit sévèrement dom Thierry.

— Jean, vous obéissez au démon d'orgueil, ajouta Pierre avec tristesse.

— Mon père, une lueur de repentir, et j'userai de mes genoux les dalles d'un cloître !...

— Cet ange vous ouvre le ciel, dit encore le vieux Coudrée.

Poltrot de Méré croisa ses bras sur sa poitrine, et, le front haut, l'œil fixe, immobile, il ne répondit à ces tendres supplications que par un sombre et dédaigneux silence.

Le guichetier mit la clef dans la serrure.

Agnès embrassa dans une étreinte désespérée le prisonnier qui, muet, toujours impassible, ne fit pas un mouvement.

Le gouverneur entra :

— Mon révérend, dit-il au moine, l'heure est écoulée, vous p'ait-il de me suivre ?

— Il faut que votre cœur soit de marbre, reprit Coudrée, pour que les larmes et les prières de cette pure enfant soient impuissantes à l'émouvoir... Adieu !

Agnès baisa l'anneau de fer rivé aux poignets du condamné :

— Que Dieu vous ait en miséricorde ! murmura-t-elle d'une voix aussi faible qu'un souffle. Vous brisez mes plus chères espérances : je vous pardonne, adieu.

Dom Thierry fit un pas en avant, et s'adressant à M. de Sazerac :

— Veuillez accompagner mes amis jusqu'à la porte du Châtelet, monsieur, lui dit-il. Moi, je reste : ma mission n'est pas accomplie.

Poltrot se leva :

— C'est trop d'audace ! cria-t-il irrité. Je n'ai que faire de ce frocard !... Agnès et son oncle étaient déjà à l'autre bout du couloir.

Dom Thierry congédia le geôlier

d'un geste et prenant une petite croix sous son froc :

— Lui et moi, dit-il en montrant l'image du divin Supplicié, serons les témoins de votre agonie... Un instant de contrition parfaite suffit à Dieu pour racheter une âme... Je ne vous quitterai qu'après avoir reçu votre dernier soupir.

XII

On tout le monde s'en va.

Par un arrêt du 17 mars, le Parlement de Paris avait délibéré qu'il serait sursis aux obsèques de François de Lorraine, duc de Guise, jusqu'à ce qu'un ordre de la reine permit que le supplice du meurtrier précédât d'un jour l'hommage public à rendre aux restes et à la mémoire de la victime.

Le lendemain donc, Poltrot subit en place de Grève le supplice des régicides.

Le 19 mars au matin, après que les crieurs publics eurent fait retentir sur tous les points ces graves paroles : « Priez Dieu pour l'âme de très haut, très puissant, très magnanime et belliqueux prince François de Lorraine », avec une pompe véritablement royale, dont se serait sans doute alarmé l'orgueil de Catherine de Médicis, si la joie de l'ambition ne l'eût tempéré, les glorieuses dépouilles furent transportées du couvent des Chartreux à Notre-Dame, où le cœur du duc de Guise devait être inhumé au pied du maître-autel. Un immense concours de religieux de divers ordres, de clergé des paroisses, d'officiers et bourgeois de la milice urbaine en armes, au nombre de plus de six mille, formés en cent vingt-trois enseignes, d'arquebusiers, de piquiers, d'arbalétriers, d'archers portant les cent vingt torches armoriées, de l'Hôtel de ville, des chanoines, chantres et chapelains, les officiers de la ville en robe mi-parti de rouge et de violet, ayant le vaisseau d'argent brodé sur la manche, le prévôt des marchands, les échevins montés sur leurs mules caparaonnées de noir, les membres du Parlement, les quarterniers, cinquanteniers, dizenniers, de simples habitants, à cheval, en habit « de fin drap noir », de nombreux gentilshommes « tous fort bien montés et revêtus seigneurialement en deuil », composaient le cortège très régulièrement ordonné et s'avancant dans le plus profond recueillement. La basilique était magnifiquement tendue; toutes les cloches sonnaient; et les vêpres des morts furent chantées avec solennité. Les offices des morts, ordonnés par l'Université de Paris, et célébrés aux frais de la ville, se prolongèrent encore durant plu-

sieurs jours, et les douze enseignes, les douze guidons de « fin taffetas noir richement peints d'un côté aux armoiries de Lorraine, de l'autre à celles de la ville, ainsi que la cornette de taffetas rouge, la croix blanche par le travers », qui avaient figuré dans les cérémonies, restèrent suspendus à la voûte du chœur de la cathédrale, en souvenir de l'illustre prince défunt (1).

Le corps fut conduit par la porte Saint-Antoine, jusqu'à une demi-lieue hors de la ville, sur la route de Champagne.

Or, vers la fin de cette journée, au crépuscule, deux cavaliers se détachèrent de l'escorte qui entourait le cercueil de Guise, et rebroussèrent chemin. Comme l'un se trouvait en tête de la procession, et l'autre à l'arrière-garde, ils ne s'étaient point rencontrés pendant la durée des cérémonies, et quand ils se rejoignirent sur la route, ils se saluèrent tristement.

— Villegonblain !

— Améric !

Puis ils se serrèrent la main, n'ajoutèrent par un mot, se regardant avec une émotion vive.

Leurs chevaux prirent le milieu de la chaussée, les rênes flottant sur le cou, et cheminant d'un pas lent.

— Tu rentres à Paris ? demanda Sidoine.

— Et toi même ? répondit Coqueluchon évasivement.

— Moi, je suis inquiet. Depuis trois longs jours, j'ai été retenu par madame la duchesse, et n'ai pu voir ma fiancée... J'ai écrit à Agnès : mon messenger ne m'a rapporté aucune réponse. J'ai le cœur déchiré par de tristes pressentiments.

Le mulâtre poussa un douloureux soupir et détourna les yeux : il savait la vérité, lui, et n'osait la révéler.

— Enfin, tout est fini ! continua Sidoine, suivant sa pensée. Dans quelques jours on publiera nos bans, dans un mois nous serons mariés... Je quitte le service, et je retourne auprès de ma mère. Combien je serai heureux, au foyer de la famille, entre ma douce Agnès et ma mère bien-aimée !... Là-bas au pays natal, on nous attend !... Le petit manoir est en fête.. Pourquoi pleures-tu, Améric ?

Des larmes coulaient, en effet, sur les joues bronzées du jeune homme. Il baissait la tête, et songeait.

Il répondit d'une voix troublée :

— Moi, je n'ai pas de mère, pas de foyer... Je ne t'envie pas, Sidoine ! Toute joie d'ici-bas est inféconde...

Il fit faire un écart à son cheval, puis revenant auprès de son ami :

— Tu as vu... l'exécution de Poltrot ? lui demanda-t-il brièvement.

Sidoine, un peu étonné, répondit :

— Oui, j'y étais.

— Comment est-il mort ?

— En brave.

— Sans prêtre ?

— Un religieux cordelier ne l'a pas quitté, jusqu'à la dernière minute l'encourageant sans relâche et lui montrant le crucifix. Mais Poltrot avait aux lèvres son mauvais sourire, et pour ne pas voir la croix, il détournait les yeux. Le bourreau l'a couché sur des poutres et lui a brisé les membres avec une barre de fer ; puis on l'a mis sur la roue. Il n'a expiré qu'au bout de trois heures.

— Horrible supplice !

— Horrible, en effet ! Madame de Thoré, belle-fille du connétable, qui avait voulu assister à ce spectacle, est morte de saisissement !... Au surplus, l'expiation fut digne du crime. Ce misérable nous a privés d'un bon maître, Améric... Son arquebuse a rendu la France veuve d'un grand homme...

— Il est mort : sa dette est payée.

— Sa mémoire restera en exécration à tout bon français...

Ils arrivaient à la porte Saint-Antoine. Coqueluchon s'arrêta à l'entrée du pont jeté sur les fossés, et tourna son cheval vers la droite.

— Et bien ! adieu, Sidoine, prononça-t-il d'une voix émue.

Le jeune capitaine le regarda avec étonnement :

— Tu pars ? fit-il.

— Je pars.

— Où vas-tu ?

— Devant moi, tout droit, tant que je trouverai un peu de terre pour me porter...

— An nom du ciel, qu'as-tu donc ? Quelle est la cause de ce désespoir que je lis dans tes yeux ?...

— Mon ami, repartit Coqueluchon, avec une amère et sombre mélancolie, il est dans la vie des heures tristes, où toute espérance vous abandonne, où toute joie s'éteint... Il semble que tout vous accable à la fois, qu'un précipice se creuse sous vos pas, et qu'une irrésistible attraction vous entraîne dans le gouffre. J'ai le vertige de cette chute !... Je sens l'horreur du vide qui m'entoure et qui m'attire... Parti de si bas, j'ai eu des moments de folie : j'ai rêvé un bonheur impossible, et le voile de mon illusion se déchire. Je fuis... je me fuis moi-même. En reprenant ma vie d'aventures, allant par les chemins, vagabond sans sou ni maille, sans avenir, sans passé, j'effacerai peut-être les derniers vestiges de la passion qui me dévore... Puis un jour on me trouvera mort, au coin d'un bois, au pied d'une roche, sur le revers d'un fossé, et l'on jettera mon corps en quelque trou...

(1) René de BOUILLÉ : Histoire des ducs de Guise.

Fin digne du commencement, et que j'appelle de tous mes vœux, car le bienfait de la mort me paiera des injustices de la vie !... Adieu donc ! Améric Nord'hu n'existe plus, et le pauvre Coqueluchon vous salue, monsieur de Villegomblain !

Sur ces mots, adressant au jeune gentilhomme stupéfait un sourire et un regard, le maître piqua des deux et s'éloigna au galop, sans retourner la tête.

Sidoine resta, jusqu'à ce qu'il l'eut perdu de vue.

Alors il se remit en marche, descendit la longue rue Saint-Antoine, encore encombrée du populaire qui s'était rassemblé pour assister aux funérailles, et gagner la rue de la Tixeranderie.

La maison de *Monsieur Saint-Victor* avait l'aspect d'un logis abandonné. Les guirlandes qui s'enroulaient autour des sculptures commençaient à fleurir, mais tout demeurait clos : les volets de bois de chêne se rabattaient sur les vitrages de la boutique et de la forge. Les fenêtres étaient fermées ; enfin un peintre, juché sur une échelle, effaçait à larges coups de pinceau le nom d'Enguerrand l'Hermite inscrit sur l'enseigne.

Près de la porte Baudet, à quelques pas de là, un des apprentis de l'armurier tenait en main deux mules. Au bas du tourillon, les compagnons chargeaient sur un charriot des caisses et des coffres.

A cette vue, Sidoine prit peur. Il sauta en bas de sa monture, et en jeta les brides à l'un des compagnons, qu'il appela.

Comme il touchait au petit portail du logis, Monique se montra sur le seuil.

Les traits convulsés de la vieille servante exprimaient une désolation farouche. Ses yeux rougis, ses joues humides de larmes, blémies ; son maintien affaissé ; l'accent de sa voix, tout trahissait une douleur extrême. En voyant le jeune homme, elle voulut rentrer, fermer la porte, mais Villegomblain ne lui en laissa pas le temps :

— Monique, Monique, s'écria-t-il alarmé, que se passe-t-il ici ?...

La Bressanne, debout sur les dernières marches du perron, dont elle défendait l'approche, répondit de sa voix désolée :

— Vous le voyez bien, monsieur, on s'en va !

— Vous partez, Monique ?

— Oui. Je quitte les maîtres que je servais depuis cinquante ans, et que mon père et mon grand-père ont servis depuis plusieurs générations... Je quitte ma petite Agnès, la fille d'Éliane... Je m'en vais, moi ! Je retour-

ne au manoir, là-bas, dans nos montagnes. Il faut que je revoie ses vieilles murailles avant que mes yeux se ferment pour l'éternité... Ça ne sera pas long, monsieur de Villegomblain !... A mon âge, quand on est seul, qu'on n'a plus personne à aimer, on a grand'hâte de s'en aller... Et si mon compère, le clerc du village de Coudrée, est encore de ce monde, il creusera bientôt le trou pour moi, dans le cimetière où dorment tous ceux que j'ai aimés... J'espérais cependant que ma belle Agnès pleurerait sur mon cercueil.

Sidoine effrayé, muet de stupeur écoutait ces paroles funèbres, sans oser interrompre Monique.

— Par pitié !... murmura-t-il enfin, Agnès est... morte ?

— Plût à Dieu ! s'écria Monique ardemment... Ce serait une délivrance. La pauvre fille vit, par malheur !

— Oh ! exclama le capitaine avec terreur.

— Vous apprendrez assez tôt ce qui est arrivé... si on veut vous le dire, poursuivit Monique.

— Quand partez-vous ?

— Moi ? ce soir, à la nuit tombée. Des marchands de Florence me prennent en leur compagnie, jusqu'au Rhône... De là, j'irai seule. Eux...

— Eux aussi ?

— S'ils restaient, m'en irai-je, quand même on m'eût chassée ? Eux seront loin dans une heure : leurs mules sont là..

— Je veux voir Agnès, déclara Sidoine, qui reprit courage. Elle n'a pas le droit de fuir ainsi... Nous avons échangé l'anneau des fiançailles...

— Accordailles ne sont pas mariage ! interrompit la vieille femme en secouant la tête.

— Ah ! laissez-moi passer, Monique... Je le veux !

— Mon maître vous appellera quand il en sera temps. Patience, monsieur de Villegomblain ! On court toujours trop vite au devant de sa destinée...

— Mais où vont-ils ? Je les suivrai ! Que m'importe ? En tous pays on peut être heureux.

— Ils s'embarquent dans neuf jours, au Havre de Grâce sur un vaisseau nommé *la Sainte-Euphémie*, qui les emmène aux îles du Nouveau-Monde... Ne m'interrogez pas, je vous en prie ! Je souffre, je souffre beaucoup... Ne plus les voir ?... plus jamais !... Et vous, son fiancé bien-aimé... pourrez-vous l'oublier ? N'est-ce pas terrible ?... Mais Pierre de Coudrée a raison de faire ce qu'il fait, et l'orpheline accomplit glorieusement son sacrifice.

— Mon Dieu que veut dire tout ceci ?... murmura Sidoine en proie aux plus déchirantes angoisses, et

fixant un regard ardent sur la vieille servante, comme s'il eût pensé qu'elle devenait folle. Je m'y perds !... Améric disparu, Agnès prête à disparaître... Notre union rompue tout à coup sans motif... Ces choses sont absurdes... si je ne rêve pas !

Les compagnons avaient achevé leur tâche. L'un d'eux monta sur le devant du chariot et rassembla les rênes, en sifflant allègrement un pas-qu'il.

Le peintre descendit de son échelle : il ne restait plus trace du nom de l'armurier sur l'enseigne couverte de vermillon.

L'apprenti s'impatientait sans doute, car il faisait piaffer les mules, pour se distraire, et s'amusait à frôler les grelots de leur collier garni de pompons rouges.

Une fenêtre s'ouvrit. Enguerrand y parut, et, se penchant sur l'appui :

— Montez, Villegomblain, cria-t-il.

En trois sauts, le jeune homme atteignit le palier. Monique s'essouffait à le suivre. Là-haut, tout était vide. Les fenêtres sans rideaux ; les parois dégarnies des antiques verdure flamandes et des panoplies ; ça et là, des sièges abandonnés.

— C'est donc vrai ? s'écria Sidoine, embrassant d'un coup d'œil la salle dépouillée.

Il ajouta, en étouffant un sanglot : — Ne verrai-je donc pas Agnès ?

Enguerrand le serra contre sa poitrine :

— Enfant, lui dit-il, tu es un noble cœur. Ne te révolte pas contre une sentence inexorable et sans appel. Le cœur de ta fiancée est consumé d'une pure tendresse pour celui qu'elle avait choisi entre tous : elle t'aime... Et cependant...

— Elle me repousse, acheva Sidoine en baissant la tête... Pourquoi ?

Depuis un instant, la blonde fillette, pâle sous ses voiles noirs, était debout dans l'encadrement de la porte, et quand Sidoine eut dit : Pourquoi ? Elle fit un pas en avant, et laissa tomber de ses lèvres ces mots :

— Parce qu'il y a du sang entre nous, Sidoine, et que je ne suis plus digne de vous !

XIII

Adieu :

— Il y a du sang entre nous, monsieur de Villegomblain. Je ne suis plus digne de vous !

Ces cruelles paroles rétentirent comme un glas funèbre aux oreilles du jeune capitaine, tremblant de douleur, et qui sentit un flot de sang affluer à ses joues.

Tout d'abord si impatient, éperdu, il demeura silencieux et sombre, tandis que la pâle jeune fille venait s'appuyer, frémissante, au bras de son père d'adoption.

Monique, à son tour, entra dans la petite salle toute poudreuse et demeurée; elle contempla d'un regard attendri les vieux lambris, et, tout à coup, se jetant sur un siège, elle se mit à pleurer amèrement.

— Courage! murmura l'Enguerrand l'Hermitte: c'était ici l'exil, et tu vas revoir le pays, pauvre Monique.

Elle répondit, secouée par des sanglots étouffés:

— J'y vais laisser mes os!

Puis elle se couvrit le visage de son tablier, comme font les femmes qui veillent les morts, et ne parla plus.

Sidoine fixait des yeux égarés sur Agnès qui, les paupières baissées, le visage rigide, le corps penché, comme la hampe délicate d'un lis heurté par le vent, sentait son pauvre cœur bondir dans sa poitrine.

Enfin revenu à lui-même, après quelques instants d'un silence qui parut durer un siècle, le jeune homme, d'une voix contenue, et d'un accent où vibrerait l'ardeur de ses sentiments:

— Agnès, dit-il, est-ce possible?... Vous me chassez! Que vous ai-je fait? Mérité-je un si barbare affront?... Je respecte vos secrets, Agnès: Quels motifs que vous ayez d'en agir ainsi avec un fiancé qui vous aime, je ne vous juge ni ne vous condamne. Mais je n'obéirai pas à votre injuste sentence. Je ne suis pas de ceux qui se soumettent. Partez, je vous suivrai.

La jeune fille, troublée, répondit:

— Je n'ordonne pas, monsieur de Villegomblain, j'implore.

— Vous me haïssez donc?

— Vous n'oseriez le penser, mon ami... Nous avons fait tous les deux un beau rêve!... Nous nous étions donné notre foi: j'aurais été pour vous une épouse fidèle, obéissante et dévouée, comme vous auriez été pour moi le meilleur des époux... La plus pure tendresse, les sentiments les plus profonds, nous les avions l'un pour l'autre à un égal degré. Eussiez-vous été pauvre, d'obscur lignage, malheureux, ma promesse était à vous et je l'eusse gardée... Vous aussi, je le sais, même si je vous disais... ce que je ne veux pas vous dire, vous tiendriez votre parole. Mais un devoir impérieux me dicte l'arrêt dont vous vous plaignez, et la dernière preuve d'amour que je vous demande, Sidoine, c'est d'accepter et

de bénir la volonté de Dieu, qui nous avait unis, et qui nous sépare.

— Comme vous parlez froidement! Et de quel ton délibéré! s'écria Sidoine avec amertume. Votre voix est sonore, votre accent tranquille, et votre implacable regard ne vacille pas... Femme variée!

— Et pourtant mon cœur bat à rompre ma poitrine!... Et pourtant je n'ai point cessé de vous aimer, Sidoine!... Et mon âme saigne... Et je fais le sacrifice de ma vie toute entière... à votre honneur, à votre gloire!...

— Dérision! démente!... Ne vous accusez pas. Agnès: je ne vous crois point. Il n'est pas, sous le ciel, enfant plus candide et plus pure! Votre ange gardien n'a jamais replié ses ailes pour se dérober à une seule de vos actions... Mon honneur est à moi, je le saurai défendre. Ma gloire est à vous, et vous y veillerez.

— Pourquoi revenir en arrière, toujours?... Tout est fini, Sidoine! Ce qu'une fille de ma race a loyalement résolu, elle l'accomplit sans faiblesse.

— Vous m'éprouvez!... murmura Sidoine, avec un sourire contraint.

— Ce ne sont pas jeux d'enfant! l'interrompit Agnès d'un ton grave.

Un cercle de bistre, profond et noir, se creusa sous ses yeux ardés par la fièvre. Elle poursuivait, calme encore, mais visiblement fatiguée:

— Je n'ai plus de larmes à répandre, et si je vous parais insensible, c'est qu'ayant épuisé la coupe des douleurs je défie maintenant la destinée. Rien ne m'est plus.

— Vous frappez sans pitié!

— Il y a des cruautés nécessaires.

— Et vous me défendez, Agnès, d'espérer?... L'avenir sera donc aussi noir que le présent? Pas une lueur?...

— Toute espérance est menteuse, qui n'a pas Dieu seul pour objet.

Elle se tut, et Villegomblain, dont l'exaltation fut enfin vaincue par l'énergique obstination de la jeune fille, Villegomblain garda un silence découragé.

Enguerrand l'Hermitte n'avait pas prononcé un seul mot. Il évitait de rencontrer les regards irrités que le gentilhomme dardait sur lui avec une inflexible fixité. Il soutenait Agnès, qui pesait lourdement à son bras et qui restait immobile, incapable de proférer la première de cette parole si triste: — Adieu!

Après une longue attente, Sidoine reprit d'une voix brisée:

— C'en est donc fait?... Vous exigez ce renoncement?

— Je l'exige,

— Vous brisez tous les liens qui nous unissaient?

— Il le faut!

— Sans retour?

— Sans espoir!

— Sans regrets?...

— Écoutez, Sidoine: mon cœur n'est pas de marbre: votre souvenir ne s'en effacera jamais. Si longue que Dieu fasse ma vie, il ne s'en écoulera pas un seul jour que je ne pense à vous que j'ai tant aimé, que je ne prie pour vous qui, par moi, aurez tant souffert!... Je subis, à cette heure, un abominable supplice! Je vous écrirai... peut-être... et vous comprendrez alors que le devoir m'a guidée, et que j'eusse été lâche et criminelle d'agir autrement que je n'agis.

— Eh bien, soit! s'écria Sidoine emporté par un irrésistible mouvement de passion. Je cède, j'obéis. Mais j'ai le droit, ce me semble, moi, votre fiancé, de réclamer... de solliciter, se reprit-il, une explication de cet étrange revirement, sans cause apparente, dont vous prétendez me taire les motifs. Pour vous éloigner de moi pour annuler un engagement sacré, pour violer une promesse faite en présence de Dieu, sous la bénédiction d'un prêtre, quelles raisons alléguerez-vous? Dites-le-moi, et si elle sont telles qu'un loyal chevalier ne les puisse réfuter, je me soumettrai, je vous le jure, sans discuter.

— Vous le voulez? demanda Agnès, dont une ardente rougeur envahit les traits déjà altérés par l'angoisse.

— Je vous supplie.

— C'est une torture qui va s'ajouter à tant d'autres tortures...

— Qu'importe? nous souffrirons tous les deux un peu plus.

— Et si je vous conjurais de m'épargner cet aveu?

— Mieux vaut la hache qui tue, que la dague qui blesse!

— Vous me mépriserez...

— Alors je me haïrai...

— Vous aurez honte de moi!

— Mon enfant, dit Enguerrand l'Hermitte, qui baissa la tête sur sa poitrine, vous avez perdu le droit de taire votre secret.

Sidoine, qui s'était redressé fièrement, laissa tomber de ses lèvres ce seul mot:

— J'attends!...

Agnès relevant son front altier s'avança au-devant de lui, droite; le visage en feu, et ses yeux exprimaient une hauteur superbe:

— Monsieur, vous n'avez aucune pitié! dit-elle à Villegomblain d'une voix durement accentuée. Sachez-le: cet homme qui, pour de l'argent, a assassiné le duc de Guise... cet hom-

me dont le bourreau a pris la vie, dont les cendres ont été jetées au vent... cet homme que la France maudit... Poltrot de Méré, enfin, nom à jamais exécration, c'était mon père!

— Dieu juste ! cria Villegomblain éperdu.

— Et vous comprenez bien, poursuivait Agnès, toujours soutenue par un courage surhumain, que je n'osais pas vous l'avouer !... Et vous pensez bien que je ne pouvais pas vous faire partager cette honte... Je suis la fille de Poltrot de Méré, monsieur ! Je ne suis pas digne de porter le nom que vos aïeux vous ont légué. Je ne suis pas digne de m'asseoir à votre foyer, entre votre noble mère, qui a le culte de l'honneur, et vous, le serviteur, l'ami de François de Lorraine... La fille d'un assassin n'a qu'un seul droit, un seul devoir, une seule mission en ce monde : user sa vie dans la prière et dans les larmes pour expier le crime et racheter l'âme du criminel...

Cette éloquence ardente et sauvage, l'accent profond, l'indicible tristesse et la glorieuse humilité de la jeune fille firent une impression terrible sur le jeune capitaine. Emporté par un mouvement de généreuse passion, il s'écria :

— Non, Agnès, vous ne serez pas sacrifiée, et pourquoi le seriez-vous ? Chaste comme les anges, pieuse et modeste, vaillante dans l'adversité, le crime d'un autre ne vous flétrit point... Si votre cœur veut se donner à l'œuvre d'expiation, le mien veut partager vos peines. Je pleurerai avec vous, Agnès, je prierai avec vous, et notre vie, dès son aurore assombrie par cet affreux malheur, s'écoulera dans une mélancolie résignée, loin du monde et près de Dieu. Je suis votre fiancé : je serai votre époux... Oh ! j'attendrai aussi longtemps qu'il vous plaira. Mais ne me refusez pas !...

— Et pourtant je refuse, répondit Agnès en lui tendant ses deux mains, qu'il couvrit de baisers. Je refuse, Sidoine, parce que je vous aime, et que ce me serait une peine amère de lier votre existence à la mienne, telle qu'elle sera désormais.

— Ce secret n'est-il pas enseveli...

— Arrêtez ! Oui, le monde ignore que je supplicie de la place de Grève à laissé une enfant misérable, dont il avait chassé la mère... Mais vous ? Ne trembleriez-vous pas de voir se dresser entre nous le fantôme sanglant du meurtrier de votre maître ?... De quel droit serais-je heureuse, honorée, aimée, tandis que les os de mon père pourrissent dans un charnier avec les animaux immondes ?... J'usurperais le respect des uns, l'a-

mour des autres !... Quand je verrais se presser autour de moi, et votre mère vénérée, et les vieux amis de votre famille, et le cortège de vos serviteurs, je me dirais : " S'ils savaient !... " Oh ! la rougeur de la honte voilerait mon front, et me ferait un masque de pourpre qu'on ne pourrait plus arracher !... Sidoine, Sidoine, obéissez-moi : séparons-nous !

— Inexorable ! murmura le jeune homme avec l'accent du désespoir.

— Inexorable comme le destin, reprit Agnès. Et quelle autre solution à ce problème ? Je vous aime... je pleure, et je pars !

— Je mourrai ! dit Sidoine.

— Non !... vous oublierez.

— Dans quel cloître ensevelirez-vous, Agnès, votre jeunesse ?

— Enfant ! puis-je quitter celui qui fut pour moi le plus tendre père ? Porterai-je à Dieu une âme sacrifiée par la souffrance, et qui ne viendrait à lui que parce que les hommes l'ont meurtrie ?... Ce n'est pas dans un monastère que je me réfugierai, mais la solitude me sera chère, et je vais la chercher au delà des mers, en ces pays vierges que nul pied humain n'a foulés...

— C'est donc vrai ?... Le vaisseau est sous voile, au Havre de Grâce, qui vous emmènera loin de moi ?... Et nous nous séparons pour ne plus nous revoir ? Agnès, ma bien-aimée, je ne puis m'accoutumer à cette pensée... Jamais !... jamais !

Villegomblain ne put se méprendre à l'accent d'Agnès. Il sentit qu'il devait perdre toute espérance et s'avouer vaincu, dans cette lutte sans merci. Frissonnant, accablé, se soutenant à peine, il courba son front, et, comme le soldat enveloppé d'un nemis, désarmé, las de frapper, se rend dans la mêlée, ainsi Villegomblain, n'ayant plus le courage de combattre encore, succomba.

Il contemplait avec une douloureuse résignation le doux visage d'Agnès ennoblé par une expression de fermeté virile et d'énergique volonté !

Il s'approcha d'Enguerrand, dont les traits austères portaient l'empreinte d'un violent chagrin. Le vieillard tendit les bras au jeune homme, en lui disant avec une grave compassion :

— Je n'aurais point parlé autrement que vous, à votre âge !... Mon cher fils, je vous bénis !

Sidoine éclata en sanglots.

— J'ai plaidé votre cause, poursuivit M. de Coudrée, mais j'ai vainement appelé à mon aide toutes les ressources de l'éloquence du cœur,

et je reconnais que cette admirable enfant juge mieux que nous... C'est un sacrifice nécessaire. Pardonnez-lui et pardonnez-moi, mon ami. Votre souvenir sera toujours avec nous.

— Je souffre !... murmura Sidoine.

Il fit un effort suprême, et reprit d'une voix encore attendrie, mais forte :

— A quoi bon prolonger davantage cette lutte ? J'obéis ! Vous allez chercher l'oubli dans des solitudes du Nouveau Monde, Agnès... Moi, je chercherai la paix dans les fracas de la guerre. A vous le silence paisible des nuits étoilées... A moi le tumulte des camps, les cris de la mêlée...

— Soyez brave et soyez fidèle, dit Agnès. Vous avez une patrie à défendre, une mère à aimer... Vous serez un chevalier sans peur et sans reproche... Et quand vous souffrirez encore, songez qu'il y a, par delà l'immensité de l'Océan, une âme sœur de la vôtre...

Elle ne put achever. Sa tête s'inclina sur sa poitrine :

— Adieu ! adieu ! cria-t-elle.

Puis elle se sauva dans la pièce voisine, et derrière la porte refermée, on entendait encore sa voix faible répétant :

— Adieu ! adieu !

Le vieil Enguerrand arrêta Sidoine qui voulait s'élancer pour la revoir encore.

— Assez ! dit-il ; trop tendu, l'arc se rompt. Partez, et donnez-moi votre parole que vous ne tenterez pas..

Sidoine leva les yeux au ciel :

— Dans une heure j'aurai quitté la ville, répondit-il.

— Quelle route prenez-vous ?

— Celle qui m'éloignera de vous.

— Route d'Allemagne !

— Soit !... Adieu, monsieur de Coudrée.

Il se jeta au cou de Monique, l'embrassa, repoussa Enguerrand qui voulait aussi l'embrasser et prit la fuite.

XIV

Qui pourrait servir de conclusion si, en ce monde, quelque chose pouvait en avoir une.

Combien la chaumière était gracieuse et gaie, en ces premiers jours d'avril, où la nature sort de l'engourdissement triste de l'hiver, et s'éveille aux effluves printanières. Les rayons du soleil ruisselaient sur les tuiles rouges du toit, où grimpaient des pariétaires fleuries, et rehaussaient d'or le chaume brodé d'efflorescence de mousse verte, semblables aux ramages de velours d'un brocart vénitien.

Des amandiers, chargés de fleurs d'un rose tendre, des pommiers aux branches tortes, encore dépouillées, remplissaient le clos, dont les haies commençaient à verdoyer; et dans le courtill, entre les bordures de buis, les plantes croissaient, mêlées de primevères, étoiles blanches sur un tapis chamarré de nuances diverses, du vert foncé de l'éméraude au vert glauque de l'aigue-marine.

Et partout montaient des guirlandes, s'accrochant en spirales, retombant en festons, avec des bourgeons frais, des boutons de fleurs près d'éclorre, des touffes de verdure, des feuilles épanouies.

Le soleil couchant incendiait le ciel d'un bleu de turquoise, que parsemaient des nuages blancs ourlés d'une teinte orangée et striés d'or. L'astre irradiait comme une gloire, et disparaissait à l'horizon, derrière les collines, embrasant d'une ardente nappe de vermillon les cimes des hauts peupliers balancés par la brise.

Toute la famille des Richardet était réunie dans la cour, entre la maison au fronton de laquelle brillait la devise : *Pain, Paix, Peu*, et la porte à claire-voie de l'enclos.

L'aïeule octogénaire, assise sur un billot de chêne, regardait la route fuyant entre les saules; la mère et ses filles filaient, en chantant des cantiques : la blonde Lucienne tournait prestement le fuseau, et Jeanne, la ricuse, chargeait sa quenouille autant que la plus vaillante fileuse du village.

Les fils aînés rangeaient le bois ramassé le matin dans la forêt prochaine, et les petits enfants prenaient leurs ébats sur le gazon, lançant des fusées de rire éclatant aux abois furieux des chiens qui jouaient avec eux, gentiment.

Sur les fascines les coqs se perchaient sonnant leurs fanfares guerrières et les poules picoraient sur l'aire, gloussant, escortées de leur *smalah* de poussins déplumés.

Par la porte entr'ouverte des étables s'échappaient les bêlements plaintifs des agneaux; les bœufs pâturaient dans le verger l'herbe encore molle et tendre.

C'était un tableau calme et plein de grâce de cette heureuse vie des champs qui s'écoule sans fatigue, sinon sans labeur, et ne laisse place à aucun regret.

Un autre personnage sortit de la chaumière : Coqueluchon. En quittant Paris, le mulâtre était venu revoir ses amis de Normandie, ces braves gens qui lui avaient naguère donné une si franche et si cordiale hospitalité. Il fuyait le bruit de la ville, et pensait trouver au fond de

cette campagne déserte, au sein de cette famille honnête et sage, la paix et les consolations que recherchent si avidement les cœurs blessés.

Mais sa démarche languissante, l'attitude affaïssée de son corps, trahissaient une invincible lassitude, de même que l'ardeur de ses yeux, la pâleur grisâtre de ses joues, les ravages d'une vive souffrance. Il portait un vêtement de serge brune plus semblable au sayon du paysan qu'à la casaque du soldat.

Il vint, morne, prendre place auprès de l'aïeule, et comme elle, sans dire un mot, regarda la route, où cheminait maintenant une femme vêtue misérablement, qui semblait se diriger vers la chaumière.

À la vue de Coqueluchon, Jeanne se tut, et Lucienne arrêta le mouvement de son rouet. Puis, sur un signe de la mère, l'une remit en mouvement la pédale du rouet, et l'autre reprit sa vilanelle, mais d'une voix assourdie, un peu tremblante.

Cette femme qui venait, appuyée sur un bâton, se traînant plutôt qu'elle ne marchait, vit de loin la vieille Richardet, entre ce jeune homme au visage olivâtre, et ses filles qui travaillaient gaiement. Elle s'arrêta soudain, comme si ses genoux eussent fléchi. Puis elle avança, d'un pas hésitant, la figure cachée par les barbes de sa coiffe, et quand elle fut auprès de la palissade, elle se redressa :

— Allez chercher du pain pour cette pauvre, ordonna l'aïeule, et qu'on lui donne à boire si elle a soif.

Celle que l'on prenait pour une mendicante fit un geste humble et murmura ces mots avec un accent contristé :

— Ce n'est pas l'aumône que je demande, ma mère.

En même temps, la femme de Sosthènes Richardet, se levant, s'écria :

— Ma sœur Etiennette !

— Eglantine Bercretot ! dit à son tour Coqueluchon.

C'était en effet la riche bourgeoise de Caen, l'hôtesse de Coligny, la huguenote fanatique, celle dont on montrait naguère la place vide à dom Thierry : la fille qui avait renié son baptême !

La veuve Bercretot posa la main sur le loquet de la claire-voie pour l'ouvrir. Une expression d'amère indignation envahit les traits de la vénérable aïeule, et se mettant debout avec une vivacité que l'ont n'eût point attendue de son grand âge, elle s'écria :

— Je vous défends d'entrer !

— Ma mère !...

— Je ne suis pas votre mère... Je n'avais qu'une fille : elle a renié son

Dieu, je la renie à mon tour. Allez-vous-en, je vous chasse.

— Je me repens..., murmura la veuve. Il est dit dans l'Écriture que le repentir efface tous les péchés, et que le bon Pasteur accueille la brebis lorsqu'elle rentre au bercail.

L'aïeule, froidement, secoua la tête :

— Je ne vous crois pas, dit-elle, quiconque a menti une fois ment toujours. Allez au couvent... C'est ici une demeure paisible, où Dieu est adoré, où notre mère l'Église est obéie : je ne veux pas que la contagion du mal gagne mes fils et mes filles.. Hors d'ici !...

Les jeunes gens, qui s'étaient rapprochés, écoutaient leur grand-mère, et regardaient avec curiosité cette étrangère pâle, mal vêtue, que l'on chassait. La mère Richardet voulut intercéder pour sa belle-sœur; les jeunes filles joignaient les mains, implorant pitié. Coqueluchon lui-même tenta de dire une parole en sa faveur.

L'austère paysanne étendit le bras, montrant le chemin, et la malheureuse veuve, écrasée de honte, passa, n'osant plus insister, tandis que la vieille se rasseyait, branlant son chef chenu, et les yeux obstinément fixés à terre, pour ne point voir l'enfant de ses entrailles qu'elle n'osait pas maudire, et qu'elle ne voulait pas recevoir en sa demeure.

La mère et les enfants respectèrent la volonté de l'aïeule, espérant que, le soir à son retour de la ville, Richardet saurait obtenir la grâce de sa malheureuse sœur, en récompense du dévouement filial qu'il témoignait depuis tant d'années; mais la gaieté avait disparu. Les jeunes filles cessèrent de chanter : la mère essuyait ses yeux humides de larmes, et les jeunes gens, en travaillant, échangeaient des paroles brèves : à cet âge le cœur n'est pas encore gangrené.

Quelques instants plus tard, et tandis que le mulâtre se livrait à ses douloureuses méditations, deux voyageurs, montés sur des mules, apparurent au tournant du chemin. Un vieillard et une jeune fille, modestement vêtus, et qui chevauchaient au pas.

Coqueluchon poussa un cri, et se cacha derrière le tronc rugueux du vieil orme auquel il s'adossait tout à l'heure : il avait reconnu Enguerrand l'Hermitte, ou plutôt Pierre de Coudrée, et sa nièce. Ils passèrent lentement, sans accorder même un regard à cette maison coquette, où s'abritait un des amis de leurs joies passées, et lorsque Coqueluchon eut considéré longuement le visage décoloré de la jeune fille et les traits fatigués du vieux partisan; il se laissa tomber sur

le billot de chêne, se couvrit le visage de ses deux mains et se mit à pleurer amèrement.

La mère Richardet vint à lui et lui posa la main sur l'épaule, en lui disant d'une voix émue :

— Notre ami, pourquoi pleurez-vous ?

Il montra les voyageurs qui déjà disparaissaient derrière les saules :

— Je pleure sur eux et sur moi, répondit-il. Je vous ai parlé d'une belle enfant que j'aimais... Elle part... Vous l'avez vue ! Elle était si belle, avant de tant souffrir !... J'aurais pu être heureux, mon cœur est mort !

La paysanne lui montra l'aïeule rigide comme une statue de marbre, et dont les yeux s'éteignaient peu à peu :

— Voyez ! dit-elle ; elle a souffert quatre-vingts ans, et son cœur saigne d'une blessure nouvelle... Le bonheur et la joie ne sont pas de ce monde. Priez !...

Charles BUET.

FIN.

[Pon l'Album des Familles.]

SONNET

A mon ami F. E. Monais, Etudiant.

Comme un astro perdu dans le ciel éthéré ;
Comme le grain de sable emporté par la brise,
Comme un nuage errant, je me sens dévoyé.
Mon pauvre cœur en souffre et mon âme, se
[brise.

On m'avait dit un jour : " Enfant, la liberté
C'est l'affreux cauchemar de la foule insou-
[mise.

Vois ce peuple, là-bas, qui blasphème, insen-
[sé !

Il s'agit et mugit comme un feu qu'on attise.

Pourtant le joug est doux à qui le sait porter.
Le Christ obéissait, pourquoi pas l'imiter ?
Se soumettre n'est pas un signe d'esclavage !

Allons ! ami, sois fort, l'épreuve n'a qu'un jour.
Dieu donne la souffrance à qui l'aime d'a-
[mour,

Et le calme renaît quand a fui le nuage.

VALMOÏT.

Ile-Verte: Avril 1881.

Les Chevaliers

DE LA

CROIX BLANCHE.

(Suite.)

PREMIERE PARTIE

LA PRINCESSE CLEONICE.

I

LA PROMENADE DU DOCTEUR POMPÉE.

MALGRÉ les rigueurs de l'état de siège qu'elle subissait depuis six ans, et bien qu'elle fût, depuis la révolution de février qui eut un écho terrible même dans ces lointaines régions, désolée par des conspirations et des troubles politiques sans cesse renouvelés, Palerme avait fêté le carnaval de 1855 par des réjouissances bruyantes, et le repos anière du carême préparait maintenant la superbe cité sicilienne aux plaisirs du renouveau.

Les premières aurores du printemps diapraient de fleurs les jardins magnifiques de la Conque-D'or ; la grande semaine commençait, qui devait clore la quarantaine de pénitence.

En ce temps-là, on ne parlait à Palerme que de trois personnages devenus rapidement célèbres.

La belle princesse Cléonice de Palmavérde, une perle de beauté, qui venait de franchir, pour rentrer dans le monde, les grilles du monastère de la Martorana ; un bandit, que le populaire appelait l'Argentino, parce qu'il était toujours vêtu de blanc, et dont les exploits audacieux désespéraient le vice-roi don Folco, prince de Novellara ; enfin un médecin français qui opérait des cures merveilleuses, et qui gagnait plus qu'un usurier juif à faire la traite des chrétiens.

On nommait celui-ci le docteur Pompée.

Toute la noblesse, engouée de sa

science étonnante, se le disputait : il allait volontier chez les princes, mais aux simples barons il donnait ses consultations dans la rue, car nul ne pénétrait chez lui. Il ne recevait pour salaire que les pièces d'or : si d'aventure il entrait dans l'humble logis d'un plébéien, il y laissait une généreuse aumône.

Il gardait partout son franc parler, et ne cachait point le mépris sans bornes que lui inspirait notre pauvre humanité.

Mais ce dont on parlait plus encore à Palerme, dans les palais du Cassero, de la via Macqueda, comme dans les casinos de la Conque-d'Or, comme dans les pauvres auberges du port et les maisons modestes des faubourgs, c'était de l'association mystérieuse des Chevaliers de la Croix-Blanche qui, depuis un an, se manifestait par des actes étranges, tantôt jetant la terreur au sein des familles fidèles aux souverains Bourbons ; tantôt fomentant les émeutes des *carbonari* et des partisans de l'indépendance italienne ; tantôt s'érigeant en tribunal secret pour punir les exactions des agents du pouvoir, ou pour obliger les autorités à de fâcheuses compromissions.

Les Neuf de la Croix-Blanche.— ainsi les nommait-on, — demeuraient insaisissables.

Nul ne connaissait leurs véritables noms ; on ne savait point où ils s'assemblaient ; on ignorait les forces dont ils disposaient ; la police du vice-roi restait presque impuissante, et tous ses espions étaient sur les dents.

On venait de mettre à très haut prix la tête de l'Argentino, qui ravageait la province avec sa bande, mais on eut donné assurément un million de ducats au traître qui aurait vendu le secret des Neuf !

Donc le Lundi-Saint de l'an 1855, le docteur Pompée sortit un peu avant le coucher du soleil de la petite maison qu'il habitait sur le *Foro italiano* ou plutôt la *Marina*, non loin de la porte des Grecs, en face de l'église de Sainte-Thérèse.

Il se dirigea d'un pas alerte, malgré sa corpulence, du côté de la porte Felice, à l'entrée du Cassero, en regarda les sculptures d'un air satisfait, ôta dévotement son chapeau devant les statues de sainte Christine et de sainte Ninfa qui décorent cet arc triomphal et revenant alors sur ses pas, suivit le quai de la Marine, lentement, en homme qui veut achever sa journée par une heure de douce flânerie.

Le docteur Pompée ne paraissait pas avoir plus de cinquante ans.

Il avait le teint fleuri, la physionomie sérène, l'œil presque naïf à force de candeur, bien qu'il s'en dégageât d'

temps à autre, un regard aigu, rutilant comme un éclair. Ses cheveux gris couronnaient un beau front de savant, large et carré. Il portait un costume noir, d'une coupe surannée, avec le jabot plissé et les manchettes.

Sous son bras gauche il tenait la grosse canne à pomme d'or, accessoire traditionnel des médecins de comédie, et dans sa main, aux doigts crochus, une tabatière de lapis-lazuli garnie de diamants.

Il y puisait, à intervalles réguliers, une pincée de carada jaune, qu'il humait avec sensualité, sans se presser; puis, d'un geste étudié, secouait les grains de tabac qui diapraient son jabot, et se remettait à marcher d'un petit pas égal, rendant maints saluts à droite et à gauche.

Car tout le monde le saluait, cet excellent docteur Pompée, au visage débonnaire, si propre, si tranquille d'allures, et qui n'avait pas son pareil parmi les plus illustres savants de l'univers, affirmait le peuple palermitain.

Giancarlo, le pêcheur de corail, ôtait son bonnet rouge, et le donanier Teodoli, sa casquette galonnée. La jolie gantière Almina, la brune Orsola, lavandière émérite, et la *floraja* Deidamia, trônant entre deux pyramides de bouquets, la vieille Livia qui fabriquait le meilleur macaroni qu'on pût trouver du château du Môle au pont de Saint-Erasme, après une série de révérences que le seigneur Pompée paya d'une demi douzaine de sourires, se réunirent pour chanter les louanges de cet homme éminent auquel on voulait bien pardonner d'être français.

Et le docteur continuait sa promenade, envoyant un geste familier au cabaretier Gelasio, une tape amicale sur la joue à la mignonne Giacomina, marchande de coquillages, un signe cordial à Giacomuccio, écuyer de la dame aux étoiles, lequel charmait ses loisirs en écoutant les propos inconsiderés de l'aquajolo Trajano, dont il buvait à crédit les fraîches limonades.

Mais il n'adressait la parole ni à Giacomuccio, ni à Gelasio, ni à Livia, Orsola, Almina, Deidamia, ni à Giancarlo. Il n'admirait point la mer irisée des teintes chatoyantes de la nacre, sous les rayons dorés du soleil qui incendiait l'horizon de flammes rouges.

Il cheminait paisiblement, sans regarder la forêt de mâts se profilant en noir avec leur inextricable réseau de cortage sur l'azur du ciel, où ils formaient comme une dentelle.

Il arriva ainsi jusqu'à la Porte-Royale, à l'entrée de la Flora, promenade ravissante, plantée d'yeuses, de

cypres taillés en charmillles, de caroubiers, de pins d'Italie à la frondaison en ombrelle, d'orangeurs et de cactus, d'arbres de Judée aux panaches de fleurs violettes, d'agaves dont la hampe jaillit d'un faisceau d'énormes feuilles charnues.

C'est le rendez-vous de la haute société palermitaine qui vient y respirer la brise parfumée du soir, l'air pur de la mer, comme les florentins vont aux Cascines, les madrilènes au Prado et les parisiens au bois de Boulogne.

Au moment où le docteur Pompée franchissait la Porte-Royale, une calèche attelée de deux chevaux arabes, d'une blancheur immaculée, passa devant lui, emportant dans sa course rapide une charmante jeune fille, tout entourée d'un monceau de tubeuses.

Pour le coup, l'illustre s'inclina profondément, après quoi il ouvrit sa boîte de lapis, et s'offrit une prise.

— Hé! docteur, quelle est donc cette gracieuse personne? interrogea en français, une voix juvénile, sonore et bien timbrée.

Le docteur se retourna aussitôt, et d'un ton enjoué :

— Quoi! c'est vous, mon cher compagnon de voyage et honoré compatriote? dit-il... Et pourquoi ne vous ai-je pas rencontré depuis quinze grands jours que le paquebot *Maris* nous a amenés de Marseille à Naples et de Naples, ici? Je suis bien aise de vous voir.

— Oui. Mais vous ne répondez pas à ma question?

— Cette gracieuse personne est la princesse Cléonice de Palmaverde, une fleur, un ange, une déesse! Plus noble que le roi, plus riche que feu Crésus. La moitié de la Sicile l'a déjà demandée en mariage. Elle n'a pas quinze ans. Votre curiosité est-elle rassasiée?

Le jeune homme qui venait d'acoster le docteur Pompée était dans tout l'épanouissement de la vingtième année.

Petit, mais vigoureux et bien pris dans sa taille, il attirait l'attention par l'expression franche et spirituelle de sa physionomie. L'ovale délicat de son visage; des sourcils finement arqués et d'un noir de jais; une bouche aux lignes pures, aux lèvres d'un rouge vif; le nez droit, le front bien modelé; des cheveux drus et frisés, donnaient à ses traits la beauté correcte d'un camée antique.

Mais les yeux les illuminaient d'une grâce indicible. D'un gris d'opale qui prenait parfois la teinte azurée du saphyr, ils devenaient d'un noir fulgurant lorsque la pupile se dilatait, sous l'impression d'une sensation violente;

le regard prompt, hardi, profond, décelait tour à tour une indomptable énergie, une fierté hautaine, une ardeur contenue.

Ce visage, d'une pâleur mate, légèrement dorée, réfléchissait l'insouciance calme de la candeur et la douceur des âmes tendres.

Enfin cet enfant inspirait dès le premier abord une irrésistible sympathie.

— Eh bien! reprit le docteur, en pénétrant avec son jeune compagnon sous la voûte ombreuse d'une allée de sycomores, eh bien! monsieur Raphaël Maillezais, avez-vous déjà visité Palerme? Où êtes-vous logé? Pensez-vous rester ici longtemps?

— J'ai quitté ce matin l'hôtel de la Trinacria pour un charmant petit logement, piazza del Carmine, tout près du palais Militello...

— Oui, oui... Je vois où c'est: j'ai par là un client très aimable: un français, le comte de Peyl... Eh! tenez! poursuivit le docteur en désignant un cavalier vêtu avec une suprême élégance, qui se dirigeait vers eux, voici justement le prince de Palmaverde, le frère de notre perle.— Excellence, je vous présente mes de-

voirs.

— Bonjour, cher docteur Pompée, répartit le nouveau venu, qui, tout aussitôt, regarda le jeune homme avec une attention soutenue.

— Prince, j'ai l'honneur de vous présenter un jeune artiste de beau coup de talent. M. Raphaël Maillezais, avec lequel j'ai eu le plaisir de faire le voyage de Marseille à Palerme, est destiné à un brillant avenir, je vous le prédis.

Palmaverde tendit la main au jeune homme, en lui adressant un sourire amical, plus expansif qu'un banal compliment. Puis il reprit :

— Savez-vous la nouvelle, docteur? Ce matin à l'aube, Valguarnera a trouvé son casino entièrement dévasté... La villa du Paradis a été pillée la nuit dernière; on a vu des flammes vertes voltiger sur les débris de la Tour-des-Diables... Enfin un moine olivetain, fra Torribio, qui prêchait la Passion, hier, à Sant'Agata li Scorruggi, a été enlevé au fond de son couvent. Toute la ville est en émoi.

— Et quel est l'auteur de tous ces méfaits? demanda le docteur, qui plongea ses doigts crochus dans la *scatola* de lapis.

— Qui voulez-vous que ce soit?... C'est le même qui, naguère, assassinait en plein bal la duchesse Renzana pour la dépouiller de ses diamants; qui arrachait aux oreilles de sept ou huit dames leurs pendeloques, au théâtre, en présence de six cents spec-

teurs : qui volait à la Madone des grâces son diadème de pierreries, ses robes lamées d'or et ses colliers de perles; qui, en plein jour, déménageait la galerie de tableaux du palais Autamicrosto; qui donnait, une nuit à la Ziza une, fête mauresque, ayant poussé l'audace; jusqu'à y inviter le vice-roi... C'est le même qui, depuis un an, sème la désolation dans la province et terrifie Palerme: l'Argentino!

Le nom fut prononcé presque avec

emphase, et Palmaverde examina les gens qui passaient, pour voir si quelqu'un l'écoutait.

Mais il n'y avait là que Giacomuccio, le valet de la dame aux étoiles, qui découpait une orange avec son long stilet.

— Vous souriez, mon jeune ami? reprit le docteur après un moment de silence.

— Oui, repartit Raphaël Maillezais. On m'a déjà parlé de l'Argentino, qui inspire aux gens du peuple une ter-

reur superstitieuse... Il est beau comme un archange, fort comme un Hercule, puissant et riche plus que le roi, disent-ils...

— C'est vrai, interrompit gravement Palmaverde.

— Il réalise en un mot le type complet du brigand grand seigneur, tel que le célèbrent nos opéras, nos romans et nos drames, poursuivit Raphaël d'un ton de fine raillerie. En France, nous ne croyons plus à ces magnifiques bandits, nous laissons



Le docteur ouvrit sa boîte de lapis-lazuli. (Page 138, 233e colonne.)

Maufred et Lara aux poètes hyroniens... Votre Argentino est un vulgaire coquin et les crimes dont on l'accuse dépasseraient les fastes de vingt chefs de bande.

Le prince et Pompée échangèrent un sourire moqueur :

— Mon jeune ami, reprit ce dernier de sa voix melliflue, l'an dernier un voyageur français, maître Napoléon Castagnol, notaire de Paris, qui venait guérir ici son humeur atrabilaire, tint exactement les mêmes pro-

pos sur l'Argentino. Savez-vous ce qu'il advint?... Il advint que maître Napoléon Castagnol, notaire, fut un beau jour emmené dans la montagne, et qu'on exigea deux cent mille francs pour sa rançon. Au bout d'un mois, le messager envoyé pour réunir la somme n'étant pas de retour, maître Napoléon Castagnol, notaire, eut les deux oreilles coupées... Heureusement dame Castagnol arriva le lendemain avec l'argent... Mais son époux s'en retourna, allégé d'un joli capital,

et privé de ses oreilles, ce qui est fort désagréable... même pour un notaire.

— Bah! dit Raphaël en riant. Je ne risque rien, et je défie bien le sire Argentino de me faire payer rançon!...

— Cela étant, vous êtes aussi incrédule à l'endroit des Neuf? demanda M. de Palmaverde. Hier encore, cependant, le vice-roi, en s'éveillant, vit un parchemin cloué aux armoiries de son lit par un poignard

à manche de fer : sur le parchemin, il y avait une croix d'argent, une étoile rouge, et ces mots : *Prends garde!* pour signature, le chiffre IX.

— Cela prouve, répliqua Raphaël, toujours moqueur, que Son Excellence monseigneur le vice-roi de Sicile est bien mal servi et bien mal gardé !

Le prince fronça le sourcil et fixa un regard mécontent sur le jeune homme :

— Que je voudrais, poursuivit celui-ci avec enjouement, voir face à face, et ce volcur de mélodrame, Argentino, et vos mystérieux Chevaliers de la Croix-Blanche, modernes successeurs des Francs-Juges et des Rose-Croix !...

— Vous aimez les aventures ? dit Palmaverde, dont le visage rembruni se rassérêna.

— J'en raffole !... Orphelin, libre de ma personne, assez pauvre pour n'avoir rien à perdre, assez riche pour n'avoir rien à craindre, d'humeur facile, courageux par indifférence, curieux par caractère, je préfère la vie agitée au calme de la retraite. C'est l'âge ! Il me plairait de faire connaissance avec le seigneur Argentino, et de rencontrer un des Neuf.

Ces mots, prononcés à haute voix furent sans doute entendus d'un promeneur qui sortait d'une allée voisine : car il fit un détour et s'approcha du groupe que formaient le prince et les deux français.

C'était un jeune homme de l'âge de Raphaël, mais d'une taille élevée et robuste, au visage très pâle, encadré des masses opulentes d'une chevelure fauve se déroulant sur ses épaules en boucles épaisses. Ses yeux d'un bleu sombre, le sourire sardonique et amer qui plissaient ses lèvres trahissaient une fierté orgueilleuse, une implacable dureté.

Comme Palmaverde, il jeta sur Raphaël un regard étonné, mais au lieu d'une bienveillance banale il manifesta une antipathie hautaine :

— Ça, monsieur ! dit-il d'une voix presque dédaigneuse, vous souhaitez voir l'Argentino, et mieux connaître les Neuf de la Croix-Blanche ? Par le sang du Christ, voilà de l'audace française !... Priez Dieu que l'Argentino ne relève pas votre défi, et que les Neuf vous laissent à vos pinceaux et à vos chansonnettes !...

Raphaël se redressa, et répondit au regard cruel du nouveau venu par un regard et un sourire d'une suprême inertie.

Une fois encore Palmaverde fronça le sourcil.

Le docteur Pompée, un peu contrainct, mais d'un accent très net riposta :

— Cet enfant a droit à l'indulgence,

comme Clelio Zadoër ! Il ne sait rien de vos haines siciliennes, de vos complots, de vos aspirations. Je le tiens pour bon, honnête et dévoué à toutes les idées généreuses. — Il appuya sur ces mots. — Et quiconque le menacerait...

Clelio Zadoër ne lui permit pas d'achever. Il tendit la main à Raphaël, en s'écriant avec une expansive aménité :

— Barbe du pape ! votre ami est le mien, docteur Pompée ! et pour un peu je voudrais que l'on dit de nous deux ce qu'on disait de Roquetaure et de Lauzun : Qui toque l'un toque l'autre !... Au diable l'Argentino, et l'enfer confonde les Neuf !... Quel jour soupçons-nous chez vous, don Philippe ? ajouta l'étranger en s'adressant au prince de Palmaverde.

L'écuier de la *dame aux étoiles*, C'accomuccio, avait pendant ce temps-là, et sans perdre un mot de ce que disaient le docteur Pompée et ses compagnons, épluché une douzaine d'oranges, qu'il croquait ensuite à belles dents.

Il se coula tout à coup derrière un massif de myrtes, et disparut.

Une voiture d'un grand style paraissait au détour d'une allée, conduite par un cocher en livrée rouge et noir. Sur les coussins, un vieillard chétif se prélassait cachant sous un maintien altier les ravages de la maladie.

Le docteur prit congé de ses amis.

— A ce soir, dit-il à Palmaverde et au comte Zadoër. A bientôt ! dit-il à Raphaël. Je vais prendre des nouvelles de cet excellent comte de Peyl, qui est bien imprudent de se promener à la Flora, à la tombée de la nuit !... Les malades sont tous des fanfarons.

M. Maillezais salua les deux gentilhommes, et s'éloigna du côté de la Porte-Royale, tandis que le docteur s'avancait au devant de la voiture, et que le prince et le comte, bras dessus bras dessous, et riant aux éclats, regagnaient le rond-point de la Flora où, sans doute, leurs équipages les attendaient.

II

OU RAPHAËL MAILLEZAIS COMMENCE A CROIRE QUE LES MURS ONT DES OREILLES.

Raphaël s'en alla dîner dans une petite *trattoria* de la Doganella, où il fit honneur à la cuisine sicilienne, assez médiocre d'ailleurs, et dont les épices violentes forment la base.

Il admira l'appétit de Deidamia la bouquetière, qui dévora en sa pré-

sence la pitance de trois de ces anglaises spleenétiques qui prétendent vivre d'air et d'eau fraîche, et poussent les verrous pour absorber, loin des regards de leurs prétendus, plusieurs livres pesant de viandes rôties.

Puis, ayant achevé un frugal repas, au cours duquel il eut le loisir de se livrer à d'intéressantes observations, il sortit pour continuer icelles en parcourant la ville.

Palerme, située au bord d'un golfe comparable à celui de Naples, est une des plus belles villes de l'Italie, où l'on en compte un si grand nombre de remarquables, et si différentes de climat, d'aspect et de mœurs.

Venise a la splendeur de ses palais et l'étrangeté de ses canaux : c'est la ville silencieuse, endormie au sein des flots ; Naples est la cité bruyante, où l'on vit en plein air, sous l'admirable ciel que le Vésuve teint des spirales de sa fumée ; Florence est un musée de chefs-d'œuvre, avec son campanile que Charles-Quint voulait mettre sous verre, et son dôme de la Fleur que Michel-Ange enviait à Bramante ; Rome est riche de ses antiques souvenirs ; la Rome chrétienne, comme la Rome païenne, est toujours la capitale du monde ; Milan est le Paris italien ; Pise, Ferrare et Ravenne sont mortes. Mortes aussi les cent villes des cent républiques du moyen âge, si exiguës, si tumultueuses, et qui tiennent dans l'histoire autant de place qu'Athènes et Sparte.

Palerme est paresseusement couchée au bord de la Méditerranée aux ondes limpides, aux vagues bleues. Les splendeurs de la Conque d'Or se déroulent autour de ses murs ; ce ne sont là que bosquets d'orangers, massifs de bambous, tigrètes de palmiers, se balançant au-dessus de ravissants parterres, où la nature épanouit ses plus belles fleurs. L'olivier, le citronnier, la vigne le maïs, le laurier-rose croissent en liberté dans cette terre fertile et saturant l'air de leurs parfums pénétrants.

Au milieu de cette oasis verdoyante, que borde une chaîne de montagnes dénudées, aux larges flancs de marbre violet et rose, taillés à pics et serti çà et là de folle verdure, s'élève l'ancienne *Panormes*, la *Tsits* des Phéniciens, avec les clochers et les flèches de ses vingt-sept églises et de ses soixante-dix couvents, avec les tours de ses énormes forteresses normandes et les pignons de ses palais espagnols.

Deux rues, le *Cassero* et *Macqueda*, se coupant à angles droits, la partagent en quatre quartiers, formés d'un labyrinthe de ruelles, où surgissent, à chaque pas, des monuments du passé.

Dès le seuil de la porte *Felice*,

Raphaël fut ébloui du coup d'œil réjouissant que présentait le Cassero, illuminé d'un bout à l'autre, comme nos sombres villes du nord aux jours de fête.

Aux clartés vives des reverberes, s'ajoutait celles des girandoles suspendues à l'angle de chaque logis devant la niche de la Madone, les guirlandes de verres de couleurs accrochées aux piliers des magasins; ces gerbes d'une lumière intense projetaient des reflets ardents sur les façades à bossages, sur les murailles en pierres vermiculées, sur les portails sculptés et les balcons à balustres ventrus des vieilles demeures espagnoles, aux terrasses en rocailles ornées de statues et de vases de faïence.

Au bout de la voie s'apercevaient, éclairées du haut en bas, les lourdes constructions de la porte de l'Aigle, avec ses formidables bastions et ses rangées de canons, prêts à vomir la mitraille.

Aux fenêtres des palais, sur les balcons tendus de draperies à larges rayures blanches et roses, des femmes parées, jouant de l'éventail, causant à voix discrète avec d'élégants cavaliers; derrière les grilles, semblables à ces filigranes d'argent que l'on rapporte du Soudan, les religieuses des couvents, suivant l'usage du pays, respiraient l'air frais de la soirée, séparées de la rue seulement par les enroulements et les fleurons de fer forgé.

Sur les dalles polies, où la rosée jetait une légère humidité, s'agitait une foule disparate. De jeunes sergents, vêtus avec recherche, se promenaient nonchalamment, s'arrêtaient çà et là aux portes des cafés, dégustaient des sorbets exquis, en devisant avec cette vivacité de langage et de geste propre aux Italiens du midi.

Autour des *aquajoli*, dont les bouquets sont ornés de feuillages et de bouquets, disposés avec goût, de rubans aux nuances vives, de cierges entourant une image de la Vierge, se formaient des groupes nombreux.

On buvait à flots l'eau aromatisée d'anis, les sirops à la neige.

Le douanier Teodoli narrait une légende à quelques saquins du port, et, non loin de là, Giancarlo le pêcheur de corail offrait des bracelets et des pendeloques rouges à la tribu d'Anglais mélancoliques et roux qu'on rencontre partout, sur les cimes de l'Himalaya, comme sur les rives des lacs suisses.

Plus loin des *popolani* dansaient aux sons d'une harpe que pinçait, d'une main agile, un *ragazzo* dépeigné; brunes *contadines* de Bocca-

difalco, meuniers de l'Oreto, pêcheurs du golfe, paysans de Falsomielle au type sarrasin, s'en donnaient à cœur joie, déployant leurs écharpes effrangées, faisant sauter en l'air leurs bonnets rouges, frappant du pied en cadence, lestes et pimpants.

Ces bals improvisés avaient pour spectateurs d'austères matrones, coiffées de nichoïrs jaunes, et de nombreux gamins, vêtus pour la plupart d'un lambeau de chemise et d'un reste de culotte.

Ailleurs des troubadours ambulants jouaient de la mandoline: des chœurs de voix sonores et fraîches retentissaient, chantant quelque mélodie populaire.

Les marchands de fleurs couraient çà et là avec leurs longues perches au bout desquelles étaient attachés les bouquets et les couronnes qu'ils offraient aux dames réunies sur les balcons. Les bouquetières, à demi enfoncées dans leurs monceaux de jasmains, de roses, de violettes, de jacinthes, de pimprenelles, de lilas, formaient de leurs doigts prestes, des gerbes odorantes, aussitôt liées d'une tresse de soie et qui ne restaient pas une minute à l'étalage.

De tous côtés s'élevaient les cris harmonieusement cadencés des nombreux marchands en plein vent; on entourait les fourneaux où se débitaient les pâtes frites; les pâtisseries, garnies de linge blanc ou s'entassaient les gâteaux; les tables encombrées d'assiettes de terre colorée où se dressaient en pyramides les fruits de la saison, les olives salées, les dattes sèches, les oranges dorées, les raisins confits. Et tout ce monde buvait, mangeait, riait aux éclats, chantant, allant de-ci de-là, s'interpellant, sans désordre, avec une bonne humeur inaltérable.

— On jouait à la morra, à l'entrée des ruelles, et là, c'étaient des exclamations rauques, vigoureuses, saccadées, des gestes rapides.

Cependant on voyait circuler des hommes à la démarche tranquille, au visage sérieux, qui semblaient ne rien voir et en rien entendre; ils écoutaient et observaient pour le compte de l'illustrissime vice-roi. On leur permettait d'accomplir leur besogne, et nul n'en avait souci. On s'avait bien qu'il ne s'exposeraient point par excès de zèle, à recevoir une *ottellata* dans quelque coin obscur.

Il y avait là aussi des filous et des mendiants, en nombre respectable. On se garant des uns et des autres. Une poussée faisait disparaître le voleur, une piécette rendait le mendiant riche pour une heure, et l'on s'amusaît du dépit de celui-là, comme de la rapacité de celui-ci.

Les gens heureux ne sont pas méchants: le peuple qui se divertit laisse en paix les pauvres, la police et ceux qu'elle traque.

Le spectacle curieux que lui présentaient cette multitude bigarrée, cette agitation, ce tapage, ces chants, ces rires, ces jeux, tout cela était trop nouveau pour que Raphaël Mailliez n'en jouit pas avec un intérêt infini, et sans être jamais lasse des multiples épisodes et des scènes de mœurs que lui fournit sa promenade à travers le Cassero.

Les cloches innombrables des clochers et des églises s'unirent soudain en un chœur majestueux: leurs voix de bronze, les unes argentines, les autres graves et retentissantes, sonnaient l'Avé Maria.

Aussitôt, comme par enchantement, toutes les têtes se découvrirent: il y eut un moment de silence, un murmure cadencé: on récitait la prière angélique. Puis les vibrations de l'airain allèrent s'éteignant peu à peu, et les clameurs du peuple monterent vers le ciel étoilé en un grandiose concert.

Un moine bénédictin, au scapulaire noir sous un froc de bure, cheminait paisiblement à travers les rangs pressés de ces joyeux vivants, qui s'ébattaient, insoucieux des peines de la vie.

Déjà vieux, mais ayant encore un ferme regard dans ses yeux bruns, le corps droit, balançant ses épaules athlétiques, le moine suivait sa route, répondant par un sourire de bonhomme aux saluts qui lui venaient de toutes parts, et laissait prendre par les enfants, qui la baisaient dévotement, sa main ridée, qu'ornait l'anneau de topaze des docteurs.

— *Fra Placido, le buona notte!* criait-on sur son passage.

— Dieu vous garde, *amici miei!* disait-il en souriant.

Il vit Raphaël et s'arrêta soudain, comme frappé de surprise. Il saisit le jeune homme par le bras, et tirant de sa large manche une vaste boîte de buis nouveaux qu'il ouvrit.

— Prenez-vous du tabac? dit-il en français, d'un ton cordial et familier. Non? Ce n'est pas l'usage de votre pays? *Santa madre di Dio!* Vous êtes bien imprudent, mon cher garçon? Les Arabes nos pères, prétendaient que la parole est d'argent, mais que le silence est d'or. Il faut savoir se taire, croyez-moi.

Il passa, laissant Raphaël stupéfait de cette leçon inattendue.

Lorsque Raphaël revint de sa surprise, fra Placido avait disparu. Il se trouvait lui, entre le collègue Maxime et le palais Valdina, tous deux étincelants de lumière.

Un homme enveloppé de la cape des étudiants, gris de poussière à liseré d'écarlate, et qui était couché sous le porche de l'église des Quarante-Saints, se leva à son approche, vint à lui, l'examina avec attention et lui adreisa la parole en dialecte sicilien.

Raphaël fit signe qu'il ne comprenait point.

L'inconnu prit alors, sous les plis de son manteau un carré de parchemin qu'il lui glissa dans la main, et s'enfuit ensuite à toutes jambes, le laissant tout défermé, aurait dit la Sévigné.

Le jeune homme déplia le singulier message, poussa un cri d'émoi, en lisait ce qui suit, écrit à l'encre rouge sur le parchemin, qu'imbriait une croix d'argent :

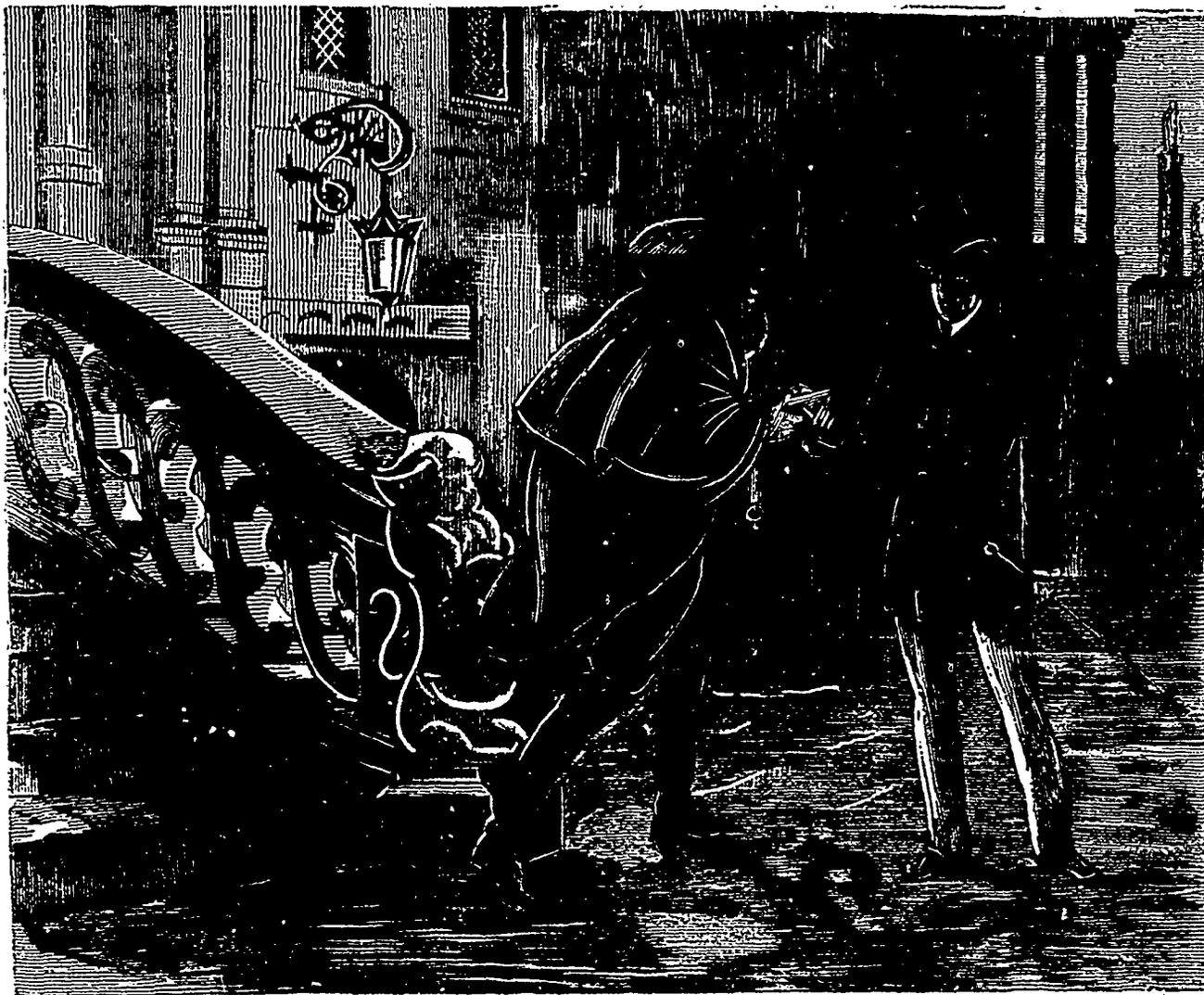
« Puisqu'il vous plairait connaître les Neuf, rendez-vous ce soir, un peu avant minuit, devant la fontaine de la place Prétorienne, à l'angle de sainte Catherine, et suivez le guide qui vous dira SLENDET. Si vous reculez, nous aurons la mesure de votre courage ! »

Signé : LE IX.

— Par ma foi ! ces gens-ci pensent ils me faire peur, prononça Raphaël à voix haute. J'irai !

Il fit aussitôt volte face, en songeant qu'une semblable expédition exigeait quelque préparatif, et s'engagea dans le réseau des rues noires et puantes qui le devait conduire à la place del Carmine.

Là, au lieu de l'illumination du Cassero et de Macqueda, il ne trouva que ténèbres, rendues plus épaisses encore par de rares lanternes allumées à des cordes tendues d'un



L'inconnu prit un carré de papier. (Page 142, 1ère colonne.)

maison à l'autre. Aux balcons, tendus en capricieuses dentelles, pendaient des pelures d'oranges, mises là pour sécher, des linges effilochés, des bâtons garnis de lazagnes découpées en rubans.

Ça et là brillaient faiblement de pauvres lampions devant des images grossièrement enluminées. De petits ânes, chargés de houppes et de verroeries ou de grands bâts en paille

tressée, trottaient sur les dalles. Devant les portes des vieux logis délabrés, tachetés de lichens enfumés, on s'assemblait, aux sons criards de l'accordéon ou de la cornemuse.

Sur la place del Carmine, à côté d'une voiture qui portait, écrits sur panneaux, ces mots : *Eviva la devina Providenzia!* des batteurs dansaient sur les cordes que tendaient des piquets plantés en terre. Les torches

de résines jetaient sur ces tristes hières des reflets rougeâtres.

Mais des lueurs blanches s'échappaient des fenêtres ouvertes d'un *palazzino* de style rococo ; une terrasse régnait le long du premier étage, supportée par d'énormes cariatides, en guise de piliers. Dans les urnes de bronze qui en ornaient l'entablement fleurissaient d'admirables cactus aux calices pourprés.

Deux jeunes filles s'accoudaient sur le marbre. A leur vue Raphaël s'arrêta, et d'en bas se mit à les contempler.

C'étaient les deux sœurs, évidemment : qui voyait l'une voyait l'autre, tant elles se ressemblaient : la même beauté noble et puissante, la même chevelure ondulée, aux tresses lourdes, et d'un roux de sanguine ; les mêmes yeux, d'un bleu céleste, aux reflets ardents. Une robe noire, simple, sans ornements, une mantille de dentelle formaient leurs atours. A leur cou brillait une croix d'or retenue par un ruban de velours.

Elles n'avaient point aux lèvres ce sourire doux et gai des jeunes filles. Sur leur visage une mélancolie profonde mettait son ombre. Elles ne parlaient point et distraitaient se penchaient, la tête appuyée sur une main, le regard noyé de larmes contenues.

— Qui sont-elles ? murmura Raphaël. Je les vois toujours ainsi.

Il tressaillit. De l'obscurité d'un étroit passage un homme venait de surgir, qui répondit à sa question tout ainsi que s'il l'eût entendue :

— Elles ne sont pas heureuses !... Esther de Peyl et Noëmi de Peyl sont les anges gardiens d'une mère inconsolée !... Honorez ces enfants, monsieur Maillezais, mais ne franchissez jamais le seuil de leur demeure : le malheur y veille !

Raphaël reconnut le prince de Palmaverde, qui prit son bras et l'entraîna, en poursuivant :

— N'est-ce pas que Palerme est belle, à cette heure de repos, sous le firmament strié d'astres ? Voulez-vous être d'un souper que nous donne le *march'sin* Fiorilli ? Je vous présenterai.

— Merci, prince, répondit Raphaël, un peu embarrassé. Je suis occupé ce soir... Est-ce vous qui m'avez dénoncé aux Neuf de la Croix-Blanche ? On m'a remis tout à l'heure ce message. Lisez !!

Il tendit le parchemin à Palmaverde, qui, se hâtant de le repousser, répartit, d'un ton d'effroi exagéré :

— Non !... non !... Ce serait un crime de lèse-majesté aux yeux du vice-roi qui n'aime guère les associations secrètes, et s'imagine rencontrer leurs adeptes même dans les rangs du patriote. Mes idées libérales me rendent fort suspect. Je veux pouvoir dire que je ne sais rien des Neuf. Irez-vous, monsieur Maillezais ?

— Certes ! Je ne manquerai pas une si belle occasion de courir les aventures !

— Hum !... je vous conseillerais... Mais parlez de prudence à un fran-

çais !... N'importe ! vous êtes bien téméraire.

— Bah ! que peut-on contre moi ? Si c'est une mystification, j'en rirai. Si la chose est sérieuse, nous verrons bien !

— Alors, adieu et bonne chance, dit le prince en quittant Raphaël sur le seuil du pavillon qu'il habitait en face du *palazzino* de M. de Peyl. J'espère que nous nous reverrons...

En entrant dans sa petite chambre, où brûlait une lampe de forme antique sur une table convertie d'un tapis de damas, Raphaël ne put retenir une exclamation d'étonnement inquiet.

En effet, en pleine lumière, sur la table, s'étalait une écharpe de satin blanc, à franges d'argent, et sur l'écharpe une feuille d'ivoire, écornée à l'un des angles et portant ce nom, gravé au burin :

L'ARGENTINO.

En revanche, la cassette où Raphaël renfermait son argent et ses bijoux avait été fracturée, mais l'or et les joyaux étaient épars sur le tapis, comme si l'on eût dédaigné de s'en emparer, et qu'on se fut contenté de prouver qu'on aurait pu les prendre.

— En vérité ! dit Raphaël en nouant l'écharpe à l'une des quenouilles de son lit, les bandits de ce pays sont d'aimables compagnons : non-seulement ils ne volent pas, mais encore ils font des cadeaux aux honnêtes gens ! Il convient de n'être pas en reste, et je promets à l'Argentino de lui rendre bientôt sa visite.

III

DU SOUPER QUE FIRENT ENSEMBLE ZENO LE CORFIOTE ET L'ECUYER DE LA DAME AUX ÉTOILES.

Parmi les nombreux vagabonds qui erraient toute la journée durant sur les quais du port et sur le môle, qui prenaient le frais à la Flora, à la tombée de la nuit, qui faisaient, aux heures chaudes, la sieste sur la mosaïque des églises, et qui se promenaient le soir au Cassero, se régaland de *granite*, mangeant bien, buvant mieux et ne faisant œuvre de leurs dix doigts, il n'en était pas de plus envié que Zeno, le corfiote, aux yeux épanouis comme des fleurs noires dans son visage safrané, aux cheveux blonds roussis par les embruns, à la démarche langoureuse.

Il portait, avec l'aisance d'un seigneur, la courte culotte et le veste de velours noir sur une chemise de laine rouge. La chaîne d'argent qu'il avait autour du cou soutenait une douzaine de médailles, et sous sa manche, couché le long de son bras

nu, la lame serrée sous un bracelet, il gardait un couteau solide qui, plus d'une fois, avait en une poitrine humaine pour fourreau.

Zeno gagnait sa vie à mille petits métiers dont aucun ne suffisait à nourrir son homme.

Il montrait Palerme aux Anglais et leur contait la fâcheuse légende des Vêpres siciliennes. Il guidait leurs caravanes dans la montagne, d'où elles ne revenaient pas toujours. Il vendait aux jolies miss des coquillages et des branchettes de corail.

Tour à tour cicérone, batelier, facchino, débardeur, il devenait le soir mandoliniste, chantait sous les balcon, portait des bouquets aux dames, et récoltait assez par piécettes pour avoir toujours des espadrilles neuves, et des plumes à son chapeau.

D'aucuns assuraient que son couteau était le meilleur outil du meilleur de ses métiers, dont il ne se vantait pas.

Or, ce soir-là, Zeno soupa en l'honorable compagnie de son ami intime Giacommuccio, à la *trattoria* de Gebasio, qui formait le plus bel ornement de la rue Biscottari, tout auprès de l'ancien emplacement de la porte Buscemi et de l'antique hospice des Benfratelli, en face d'une vieille tour normande.

Une lampe éclairait la petite salle où les joyeux compagnons festoyaient, salle blanchie à la chaux, et pavée de morceaux de marbre volés un peu partout. Sur la table de bois brut s'alignaient plusieurs *fiaschi*, jadis pleins de ce brûlant vin de Sicile, qui conservé comme un goût de soufre au terrain volcanique où il est récolté.

Giacommuccio était un grand garçon, bien découplé, au teint olivâtre, aux cheveux crépus, aux yeux de flamme.

On l'appelait l'écuyer de la dame aux étoiles, parce qu'il servait une mystérieuse étrangère, la signora Stella, ancienne comédienne, disait-on, qui vivait solitaire en sa villa, hors la porte Neuve, et qui s'était montrée une fois au théâtre, voilée comme les femmes turques, mais couronnée d'un diadème d'étoiles en rubis.

CHARLES BUET.

(A continuer.)

GAMBETTA

ou

LES PETITS FILS DE GARGANTUA.

Gargantua, dit-on, dès sa plus tendre enfance absorbait des morceaux de viandes et de vins. Mais il ne songea point à dévorer la France ! Bien plus gloutons que lui sont nos Républicains Et tous ces avocats dont l'estomac vorace Trouve bon d'engloutir brebis, troupeaux, pasteurs, Trésor public, emplois, noblesse et populace. Assemblée... en un mot, tout. Quels escamoteurs !

LA FILLE DU JUIF ERRANT

PAR

PAUL FEVAL

I

La maison du vicomte Paul.



OUI, l'histoire :

On n'avait pu emmener Paul au grand dîner de la préfecture, quoiqu'il fut vicomte et très-certainement le plus important personnage de la maison. Il n'était invité ni au grand dîner ni au grand bal qui devait suivre le grand dîner. Voilà la vérité : Paul n'appartenait pas encore à cette catégorie de vieux bambins qui dînent et qui dansent à la préfecture.

Il allait prendre ses onze ans, le vicomte Paul ; c'était un magnifique gamin, rieur et fier, qui vous regardait bien en face avec ses long yeux d'un bleu profond, pleins de tapages et de caresses. Il était grand pour son âge, élancé, gracieux ; il montait supérieurement son cheval *Little Grey*, le plus joli poney de la Touraine. Son précepteur, l'abbé Romorantin, lui avait appris l'orthographe, mais pas beaucoup, et Joli-Cœur, le vieux hussard, lui montrait à tirer l'épée. Paul parlait déjà de tuer tous les Anglais de l'Angleterre ; cependant les Anglais ne lui avaient rien fait encore : il ne connaissait pas sir Arthur !

Quel sir Arthur ?

Patience ! Paul voulait tuer tous les Anglais, parce qu'il était Français. Joli-Cœur admettait la solidité de cet argument. Joli-Cœur, lui, détestait les Anglais, parce que ce sont des *Angliches*, parlant très-mal le français et nés en Angleterre.

M. Galapian, homme d'affaires du colonel comte de Savray, le père du vicomte Paul, méprisait les opinions politiques de Joli-Cœur. Il disait que l'Angleterre est à la tête des nations, et qu'elle offre au monde, c'était sa phrase, "le beau spectacle d'un peuple libre". Voir les bons journaux politiques.

Mais le vicomte Paul répondait :

— Tais-toi, monsieur l'Addition.

Les Anglais donnent le fouet à leurs soldats !

Vous jugez bien qu'il y avait du Joli-Cœur là-dessous !

Le vicomte Paul appelait Galapian monsieur l'Addition, parce que cet homme d'affaires, vendu aux Anglais, essayait vainement de lui apprendre l'arithmétique de M. Bezout, approuvée par l'Université.

Mme. Honoré, ou plus simplement Fanchon, bonne personne du pays de Lamballe, en Bretagne, faisait aussi partie de la maison du vicomte Paul, en qualité de nourrice. C'était un simple titre. Louise de Louvigné, comtesse de Savray, belle et bonne comme un ange, avait en effet accepté tous les devoirs, avait eu toutes les joies de la maternité. Le vicomte Paul, heureux enfant, n'avait jamais eu que le sein de sa vraie mère.

Mais Fanchon l'avait bercé. Fanchon l'aimait follement et le gâtait à faire plaisir. Fanchon savait chanter des centaines de complaintes. En outre, dans cette noble et riche demeure, pleine de tableaux de maîtres, Fanchon était la seule qui possédât des images à un sou bien plus jolies que les précieuses toiles.

Après Fanchon, il y avait encore Sapajou, le petit groom : une moitié de singe.

Et Lotte, la protégée de la comtesse Louise.

Celle-là était une jolie créature, triste et douce, mais... on l'appelait la fille du Juif errant.

Pas devant les maîtres.

Pourquoi appelait-on Lotte la fille du Juif errant ? Et pourquoi pas devant tout le monde ?

II

Les parents du vicomte Paul.

Donc, la petite mère du vicomte Paul avait nom Louise. Elle était la filleule du roi Louis XVIII. Le petit père du vicomte Paul, le colonel comte Roland de Savray, commandait le 3e hussards, en garnison à Tours. Il avait 35 ans ; sa femme avait 26 ans. Ils étaient beaux tous les deux et bons ; ils dépensaient noblement une fortune princière.

On disait par la ville, car les gens heureux sont entourés de jaloux, que, la veille de son mariage, M. de Savray était un sous-lieutenant de cavalerie, pauvre d'écus, mais riche de dettes, et grand joueur de baccarat.

On ajoutait que la fortune de Louise, la filleule du roi, était plus brillante que solide. Ses fermiers vivaient on ne savait où.

Ces gens qui vont partout chuchotant des bavardages de mauvais augu-

re disaient même que ce petit vicomte Paul, élevé comme un prince, pourrait bien un jour en rabattre de son orgueil.

Et, chose singulière, le nom de Lotte se trouvait mêlé à ces pronostics de l'envie qui se venge. Pourquoi encore ?

Nous verrons bien.

Lotte était dans la maison par charité.

III

Comment le comte et la comtesse desobeirent à leur fils unique.

Le vicomte Paul n'étant pas invité à la préfecture, on avait dû le laisser à la maison. Ce n'était pas une mince affaire. Le vicomte Paul n'aimait pas qu'on s'amusât sans lui, et il était un peu le souverain maître dans cette opulente villa qu'on avait louée tout exprès pour lui et qui dominait, du haut de ses terrasses fleuries, le large fleuve, la levée, la ville, le lointain des vastes forêts ; toute l'admirable campagne tourangelle.

L'air valait mieux ici pour le vicomte Paul.

Il faut toujours tromper les tyrants. Les corybantes chantaient et dansaient dans l'île de Crète pour empêcher Saturne d'entendre les cris de Jupiter enfant. A l'heure où la voiture attelée vint au bas du perron attendre le colonel comte Roland de Savray et la belle comtesse Louise pour les emmener à la préfecture, lui en grand uniforme, elle en fraîche toilette d'été, toute la maison s'était emparée du vicomte Paul, chantant et dansant comme les prêtres corybantes.

Si bien que le comte Roland et la comtesse Louise, riant comme deux écoliers épiègles qui risquent l'école buissonnière, purent descendre la colline et prendre au galop la grande route qui mène à Tours sans encourir le veto de leur seigneur et maître, ce superbe bambin de vicomte Paul.

Il est vrai que Louise emportait les remords de ne l'avoir point embrassé au départ.

Tout le long du chemin, on causa de lui, et plus d'une fois le sourire de la jeune mère se mouilla. C'était un enfant idolâtré.

Quand M. le comte et Mme la comtesse entrèrent à la préfecture il y eut émotion. Le préfet s'agita, la préfète dépensa plusieurs sourires et alla jusqu'à demander des nouvelles du vicomte Paul. Oui, vraiment, la préfète !

Parmi les messieurs et les dames

qui attendaient le potage, on causa ainsi :

— Colonel à trente-cinq ans ! dit la présidente, avec une élogieuse amertume.

— Bientôt général ! ajouta la receveuse particulière, une enthousiaste.

— L'air un peu trop content de lui-

même... glissa le procureur général.

— Il y a de quoi être content ! fit observer M. le maire.

— Deux cent mille livres de rentes ! chiffla aussitôt le receveur général.

— Le crédit de sa femme... commença aigrement la maréchale de camp.

— Toujours jolie, sa femme ! s'écria la receveuse particulière.

— Filleule du roi ! ponctua M. Lamadou, commandant de la gendarmerie.

— On raconte une histoire... insinua la directrice de l'enregistrement.

— Oh ! plus d'une ! interrompit la



Le bastion du vicomte Paul. (Page 146, 2ème colonne.)

maréchale de camp. Celle du Juif errant est drôle !

— Et cet éblouissant colonel est joueur comme les cartes, vous savez ? fit le chef du parquet.

— On pourra bien voir une culbute ! chantèrent en chœur plusieurs voix.

Et les deux battants s'ouvrirent,

laissant passer ces mots heureux :

— Madame la préfète est servie !

Sir Arthur n'avait rien dit.

IV

Ce que c'était que sir Arthur.

C'était un Anglais très blond, qui

venait probablement de l'Angleterre.

Il dépensait beaucoup d'argent, mais peu de paroles.

Il jouait gros jeu avec le colonel comte Roland et dansait avec la comtesse Louise.

A Tours, en Touraine, il y avait en ce temps-là un fort grand poète qui

faisait des devises pour les boudons en chocolat. C'était la nuit que l'inspiration lui venait.

Or, ce poète demeurait dans un grenier, en face de la maison de sir Arthur.

Et ce poète racontait que toutes les nuits, à minuit, sir Arthur pleurait et gémissait sur son balcon, disant : " J'étouffe ! je meurs ! Eloignez de moi ce Galiléen et sa croix ! "

Les poètes ne passent pas pour avoir la tête bien solide.

Au lieu de raconter ces nigauderies, nous aurions bien mieux fait de l'avouer franchement :

Nous ne savons pas du tout ce que c'était que sir Arthur.

V

Le plan de campagne du vicomte Paul.

On n'aurait pas pu tromper le vicomte Paul s'il n'avait eu des occupations importantes. Le vicomte Paul était Français ; il aimait son pays. Sans mépriser les divertissements de son âge, il savait faire la part des choses sérieuses.

La grande route de Paris à Tours se poursuit jusqu'à Nantes et même jusqu'à Saint-Nazaire. Nous sommes sous la Restauration. Les chemins de fer n'existent pas encore.

La grande route se poursuivant jusqu'à Saint-Nazaire, petit port très-exposé aux entreprises des Anglais, Paul avait pensé à mettre la capitale à l'abri d'un coup de main.

Je suppose que les Anglais, commandés par Wellington, revêtu d'un habit rouge à queue de morue, furent débarqués à Saint-Nazaire, qu'ils eussent pris Paimbœuf, Nantes, Ancenis, Angers, Bourgneil, Langeais et Luynes... Haussez-vous les épaules ? Du temps de Charles VI, et même beaucoup plus tard, les Anglais en avaient pris bien d'autres !

Enfin, ne disputons pas. Voilà le vrai : au bout du parc, il y avait un pavillon qui commandait la Loire et la route. Excellente position pour empêcher Wellington de passer : le vicomte Paul, secondé par Joli-Cœur et par quatre jardiniers, était en train d'élever autour du pavillon des retranchements formidables. Le colonel avait donné licence de détourner l'eau du bassin pour emplir les fossés ; la comtesse Louise avait promis du canon.

Je vous prie de vous figurer Wellington et ses Anglais, tous ornés de queues rouges, debouchant par Luynes, sur l'air de *Malbrough s'en va-t-en guerre*, et marchant vers Paris. Ils ne s'attendent pas à trouver là les

fortifications du vicomte Paul. Pif ! paf ! Boum ! boum ! La mousqueterie ! le canon ! Les voilà en fuite et montrant leur dos qui est si drôle.

S'échapperont-ils ? Non pas ! le vicomte Paul s'élança sur son Poney, rejoint Wellington, l'arrêta par la queue et venge enfin le supplice de Jeanne d'Arc !

Et puis on va à Tours chanter le *Te Deum* et dîner à la préfecture. Cette fois, le vicomte Paul sera invité, je pense ! Il l'aura bien mérité !

VI

Où le vicomte Paul se montre bon prince.

Joli-Cœur travaillait avec un entraînement inaccoutumé. Le comte et la comtesse lui avaient donné le mot. Les quatre jardiniers piochaient et brouettaient, que c'était merveille. Il s'agissait de revêtir un épaulement dont la vue seule devait faire frémir Wellington et lui ôter toute idée d'attaquer la forteresse du vicomte Paul.

Le vicomte Paul avait sa lorgnette de général en chef et inspectait la route pour voir si les Anglais, prévenus par d'adroits espions, n'avaient pas doublé leurs étapes, afin de le prendre au dépourvu, — avant l'achèvement des travaux.

Tout à coup le vicomte Paul poussa un cri de surprise, et ses jolis sourcils se froncèrent.

— Est-ce Wellington ? demanda Jolie-Cœur.

— La calèche ! répondit le vicomte, rouge de colère, la neuve ! La Brie sur le siège ! Lanterne et Lafleur derrière ! Tous trois en grande livrée ! Tous trois poudrés de frais ! On m'a trahi ! Papa et maman vont dîner en ville !

Les quatre jardiniers s'arrêtèrent consternés. Joli-Cœur se gratta l'oreille.

— Mon cheval ! s'écria encore l'enfant. Je vais les rattraper !...

— Little-Grey est défermé des deux pieds de devant, répondit Joli-Cœur, qui mit, ma foi, la main au toupet, comme s'il eût salué son officier.

— Alors, je vais monter le cheval de papa... Voyons ! qu'on m'obéisse !

Les quatre jardiniers secouèrent la tête et je ne sais ce qu'eût fait Joli-Cœur, lorsqu'à la portière de la calèche, qui tournait un coude de la route, des cheveux blancs se montrèrent, constellés de pierreries qui brillaient au soleil, puis un transparent mouchoir s'agitait.

— Petite mère ! s'écria le vicomte Paul, en tendant les bras. Si tu m'avais demandé la permission, je

t'aurais dit d'aller, je t'assure ! Petit père ! Tu ne te montres pas, toi, tu as peur !

Il pleurait, mais il riait, envoyant des baisers et disant :

— Est-elle belle, maman !... J'aurais voulu voir papa avec ses croix !... Allons, méchants, amusez-vous bien ! mangez des glaces et de la crème ! dansez ! Moi, je garde la maison !

VII

Idee du vicomte Paul.

Ayant ainsi parlé en étouffant un noble soupir, le vicomte Paul envoya sa bénédiction à la calèche qui disparaissait derrière les peupliers.

— A l'ouvrage ! commanda-t-il.

Les pioches piquèrent, les brouettes roulèrent de plus belle. On travailla ainsi pendant trois minutes, puis le vicomte Paul eut une bonne idée qui se formula ainsi.

— Je veux faire le dîner de la préfecture à la maison ! C'est moi qui serai papa, Lotte sera maman. M. Galapian sera le préfet, l'abbé Romorantin sera la préfète, Fauchon sera toutes les autres dames ; toi Joli-Cœur, tu seras le général... Je veux tous les petits garçons et toutes les petites filles de la ferme pour danser jusqu'à six heures du matin... On dînera ici dans le pavillon. Que les Anglais s'y frottent ! On boira du champagne ! on racontera des histoires. Il y aura de la liqueur. Tu auras la permission de fumer des pipes !

A mesure qu'il parlait, le vicomte Paul s'animait. En prononçant ces derniers mots, il fit une dangereuse cabriole et conclut ainsi :

— Si papa et maman se fâchent, je me ferai marin !

VIII

Festin de Balthazar.

Vous me croirez si vous voulez, ce fut un dîner superbe, plus beau que celui de la préfecture. Ah ! bien plus beau !

Le chef, ayant reçu les ordres du vicomte Paul, improvisa un menu abondant et sucré pour accompagner les grosses pièces de l'ordinaire qui déjà cuisaient à la broche ou dans les casseroles. Il y eut cinq services, ni plus ni moins. La nappe damassée fut mise dans le pavillon, terreur des Anglais, boulevard de la France. On dirigea une attaque sérieuse contre la cave, mal défendue par le sommelier. Bordeaux, chambertin, champagne, tout y passa. En fin de compte, on invita le sommelier.

Il n'y avait pas à parlementer. Le vicomte Paul était le maître.

L'abbé Romorantin lui-même céda de bonne grâce.

Cinq heures sonnant, heure militaire, au moment même où l'huissier criait là-bas : " Madame la préfète est servie," Sapajou, en livrée d'apparat, vint annoncer que " la soupe était sur la table ".

Il fut grondé, car le vicomte Paul savait son beau monde, mais on lui permit de prendre place parmi les petits fermiers, rangés comme des piquets et plus rouges que des coquelicots. Il promit de dire une autre fois : " Monsieur le vicomte est servi ".

Le vicomte Paul s'assit entre Fanchon, qui représentait toutes les dames, et le général Joli-Cœur. Fanchon avait apporté un énorme paquet d'images.

Vis-à-vis du vicomte était la petite Lotte, entre M. Galapian et l'abbé Romorantin.

— Enlevez la soupe ! commanda le vicomte Paul. C'est fête. On n'est pas forcé de manger le potage !

IX

Lotte.

Là-bas, à la préfecture, madame la maréchale de camp avait dit, à propos du colonel comte Roland de Savray et de Louise, sa belle comtesse, filleule du roi Louis XVIII :

— Il y a plus d'une histoire, celle du Juif errant est drôle !

Bien des gens pourront se demander quel rapport existait entre le brillant bonheur de ces jeunes époux et le Maudit de la légende populaire.

Cependant il y avait ici dans le pavillon, vis-à-vis du vicomte Paul, une jolie et frêle créature, douce comme le mélancolique sourire des saintes, que les gens de la maison et aussi les gens du pays appelaient " la fille du Juif errant ".

Lotte semblait avoir de huit à dix ans. Elle était grande pour cette âge. Ceux qui la connaissaient prétendaient qu'on l'avait toujours vue ainsi. Depuis longtemps, bien longtemps, elle avait toujours de huit à dix ans. Certains disaient : " depuis onze ans " !

Elle parlait peu. Ses grands yeux bleus rôvaient souvent et souvent persistaient. Ses cheveux d'un blond doré tombaient en masses soyeuses sur la transparente pâleur de ses joues.

Il y avait autour d'elle comme un froid, un mystère, une frayeur — et un charme.

Seuls, la comtesse Louise et son fils Paul l'embrassaient de bon cœur.

X

Mystère.

Et bien des choses se disaient tout bas, dans la maison, dans le pays, à Paris même, où le colonel comte de Savray était fort bien en cour.

La jeunesse du comte Roland avait été orageuse, pour employer un mot consacré. C'était un joueur effréné. Je l'ai déjà dit, répétons-le.

Sous l'Empire, au temps où il n'était que sous-lieutenant, Joli-Cœur l'avait trouvé pendu à un portemanteau, dans sa chambrette. Il s'était brûlé deux fois la cervelle, — mais à moitié seulement. A Lyon, il s'était jeté dans le Rhône, un soir qu'il avait perdu sur parole et qu'il n'avait pas de quoi payer.

Après ces diverses aventures, on s'étonnait quelque peu de le voir d'une santé si florissante.

Un soir, à Lamballe, dans le département des Côtes-du-Nord, où il tenait garnison, il tomba épris d'une jeune fille très-noble et très-pauvre. C'était vers 1812. On se mariait beaucoup alors de Mlle Louise de Louvigné, filleule de Louis de Bourbon, comte de Mittau, que les voltigeurs de Louis XV s'obstinaient à nommer le roi Louis XVIII.

En France, il ne faut jamais se moquer de personne, surtout des rois.

Le sous-lieutenant Roland de Savray demanda la main de Louise de Louvigné et l'obtint. A eux deux, selon le langage de Lamballe, ils faisaient la maison Misère et compagnie.

Ici, selon l'ordre chronologique, devrait prendre place l'histoire à laquelle Mme la maréchale de camp faisait allusion dans le salon de la préfecture : l'histoire du Juif errant. Mme la maréchale de camp avait parlé de cette histoire comme on accuse certains gens d'avoir de la corde de pendu dans leur poche.

Au lieu de dire l'histoire du Juif errant, nous allons avouer une chose singulière. Ce mot de Juif errant était sévèrement pros crit dans la maison du colonel comte de Savray. Le vicomte Paul, qui aimait de passion les légendes et qui les savait toutes, grâce à Fanchon Honoré, sa nourrice, laquelle possédait la plus belle collection d'estampes à un soir qui fût en Touraine, le vicomte Paul ignorait la légende du Juif errant.

Jamais devant lui on n'avait donné à son amie Lotte ce sobriquet bizarre : la fille du Juif errant.

Et un jour que dame Fanchon ber-

gait le vicomte Paul, tout petit enfant, avec la complainte si connue :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre...

Ce jour-là, disons-nous, la sonnette de Louise l'avait interrompue au moment où elle allait achever le quatrième vers.

Et la jeune comtesse, si douce d'ordinaire, lui avait dit sévèrement :

— Madame Honoré, si vous voulez rester avec nous, ne chantez jamais cela !

XI

Divers effets de chambertin.

On allait bien autour de la table, dans le pavillon ! Ce n'était pas du vin d'enfant qui se buvait. Wellington pouvait venir. Il y avait quelqu'un pour le recevoir.

L'abbé Romorantin parlait politique avec M. Galapian, et ils se disaient mutuellement des choses pénibles, comme tous les gens qui ne sont pas du même avis et qui parlent politique. L'abbé défendait le trône et l'autel, Galapian demandait ce que cela rapporte. Les opinions de ce galant homme devançaient son époque. Il était déjà libéral à la façon d'un compte courant de 1848.

Devant le colonel il gardait une prudente mesure, mais le colonel n'était pas là, et le chambertin délie la langue.

Les petits paysans tourangeaux s'en donnaient à cœur joie et parlaient tous ensemble. Sapajou racontait les malheurs de sa famille. M. Galapian, dévoilant des tendances factieuses, criait : Vive la charte, à bas le charretier ! — Joli-Cœur racontait ses campagnes ; dame Fanchon radotait son jeune temps ; le vicomte Paul eût donné la maison toute entière et la préfecture aussi pour que Wellington débouchât sur la route avec cent mille Anglais. Il leur eût jeté les bouteilles à la tête.

Lotte seule était froide et douce comme toujours. Il n'y avait eu que de l'eau pure dans son verre. Ses paupières tombaient demi-closes sur l'azur de ses grands yeux qui rêvaient. Ses longs cheveux encadraient de boucles légères la diaphane blancheur de sa joue.

— Chante, nourrice ! ordonna le vicomte Paul qui voulait avoir toutes les joies.

Fanchon ne demandait pas mieux. Elle prit dans sa poche un gros rouleau de complaintes et mit ses lunettes sur son nez.

— Silence ! commanda Paul. Nourrice, uné bien jolie, et pas de celles que je connais !

Quant au silence, c'était beaucoup demander. L'abbé, M. Galapian, les petits Tourangeaux et Jon-Cuzin protestèrent en chœur de leur obéissance. On ne s'entendait plus !

— Une bien jolie ! ré-é-tat Fan-chon la nourrice, une que tu ne connais pas... cherchons... C'est que je n'ai plus mes yeux de quinze ans !

Elle feuilletait, mouillant son pouce pour faire glisser les feuilles volantes, ornées d'images.

Tout à coup, le vicomte Paul s'écria :

— Oh ! que celle-là est belle ! jamais je ne l'avais vue !

XII

L'image.

C'était une splendide soirée de septembre. Les fenêtres du pavillon où le vicomte Paul imitait le grand diner de la préfecture regardaient l'occident, où le soleil agrandi descendait vers son lit de nues roses, frangées de pourpre et d'or.

Cette chaude lumière, pénétrant à profusion dans la salle du festin,

rougissait les rubis du vin même et vermillonnait tous les visages.

Mais l'image désignée par le vicomte Paul luttait en vérité d'or, de pourpre et de flammes avec les foyers ardents du couchant.

On se figure-ait difficilement une plus merveilleuse estampe. Elle ruisselait de cinabre vif, de vert-chou, tendre et cru, de jaune criard et de bleu céleste. Elle était, par dessus tout cela, si généreusement dorée, que le soleil y mirait ses rayons obliques en riant. Tout y avait de l'or, tout : les corniches des maisons flamandes, les pieds de la table, les cheveux des dames, le bout du nez



L'image. (Page 143, 2ème colonne.)

“du bourgeois fort civil” et même les haillons de ce bel homme à barbe gigantesque qui refusait les politesses des bonnes gens de Bruxelles en Brabant.

Ils paraissaient bien portants, gras et de bonne humeur, ces bourgeois habillés à la mode du temps de Louis XIV. On devinait le chagrin qu'a vait l'homme barbu à s'éloigner du magnifique pot, doré comme tout le reste, où la bière de Louvain se couronnait de mousse d'or.

Aux balcons, les dames brabançonnaises souriaient, habillées comme Marie Stuart. Les hirondelles volaient au ciel parmi les jolis clochers de Flandre. Le chien du bourgeois aboyait entre les jambes. Dames,

hirondelles, clochers, balustrades, chien, bourgeois et mollets étaient d'or.

Du reste, à quoi bon décrire minutieusement cette image ? on la vendra tout un son. Encore y a-t-il au-dessous, et par-dessus le marché, la chanson illustre dont les vingt-quatre couplets ont fait cent fois le tour du monde :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif errant ?
Que son sort malheureux
Parait triste et fâcheux !

XIII

Du trouble apporté par l'image.

Méduse, fille de Phorcus, déplut à Minerve, déesse de la sagesse, qui, pour la punir, métamorphosa ses cheveux en serpents. La tête de Méduse ainsi coiffée, changeait en pierre tous ceux qui la regardaient. Vous eussiez dit que l'image, cette belle image d'or, de pourpre, d'émeraude, et de saphir, qui coûtait un sou, produisait un pareil effet sur les convives du vicomte Paul.

Aussitôt que le doigt du vicomte eut désigné l'image aux regards des convives, il se fit un subit et profond silence autour de la table.

Le rayon visuel de Lotte sembla glisser et s'allonger sous la frange soyeuse de ses cils, et joindre son œil au papier par une ligne de blanche lumière.

Puis sa paupière se ferma.

Fanchon voulut ressaisir la feuille volante; elle semblait ressentir plus vivement que les autres cette consternation qui pesait sur les convives, mais le vicomte Paul s'était emparé déjà de l'image et la contemplait, disant :

— Le Juif errant. Qu'est-ce que c'est que le Juif errant ?

A onze ans qu'il avait, le vicomte Paul n'avait donc jamais ouï parler du Juif errant ! Nous avons déjà fait

allusion à cette circonstance singulière.

Il n'y a pas en France un enfant de six ans qui ne sache l'histoire du Juif errant ? Et nous verrons bientôt qu'à Tours en Touraine, précisément à cause du colonel de Savray et de la belle comtesse Louise, sa femme, on s'occupait du Juif errant plus qu'en tout autre pays de France.

En outre, dans le château même, ils appelaient Lotte, cette douce enfant, "la fille du Juif errant" !

On ne lui avait donc jamais donné ce sobriquet devant le vicomte Paul ? Pourquoi ?

Souvenez-vous que la comtesse Louise, en parlant de la complainte

du Juif errant, avait dit à Fanchon, la nourrice :

— Madame Honoré, si vous voulez rester avec nous, ne chantez jamais cela !

XIV

Chut !

Le bon abbé Romorantin était visiblement déconcerté : M. Galapian, homme laid et de mauvaise mine, avait à ses grosses lèvres un sourire gouenaard ; le hussard Joli-Cœur se grattait l'oreille jusqu'au sang ; les petits Tourangeaux ouvraient de grands yeux et braient de la bouche ; Sapa-



Le festin du vicomte Paul. (Page 149, 3eme colonne.)

jou faisait des grimaces. Fanchon tremblait de la tête, des mains et des genoux, comme une nourrice qui va tomber en syncope.

Seuls, vis-à-vis l'un de l'autre, la jolie Lotte et le vicomte Paul n'avaient point changé de contenance.

Lotte était toujours froide et douce comme les anges blonds des images de piété.

Paul riait, criait, se démenait, répétant :

— Le Juif errant ? Qu'est-ce que c'est que le Juif errant ?

Personne ne répondit.

Mais l'abbé Romorantin ayant été terné par hasard, chacun s'écria, heureux de rompre ce silence, lourd comme un plomb :

— Dieu vous bénisse !

L'abbé remercia. Le vicomte Paul mit le poing sur la hanche.

— Je vais me fâcher, déclara-t-il tout net, si on ne me dit pas ce que c'est que le Juif errant. Jamais je n'ai vu de barbe pareille...

Le Galapian chantonna :

Jamais ils n'avaient vu
Un homme aussi barbu...

— Qu'est ce que vous dites, vous, monsieur l'Addition ? demanda le vicomte Paul.

— Chut ! siffla l'homme d'affaires.

— Chut ! répéta l'abbé.

Et tout autour de la table, un long écho fit :

— Chut ! chut ! chut !

XV

Seconde idée du vicomte Paul.

Comme bien vous pensez, ce n'était pas l'affaire du vicomte Paul. Il avait l'habitude d'être obéi, ce magnifique bambin. Il frappa du pied et jura sabre de bois ! Tout le monde eût grand-peur, mais tout le monde se tut.

Et, pour garder une contenance, tout le monde, y compris Fanchon, se remit à boire du vin de Chambertin.

Le soleil se rapprochait lentement de sa couche éblouissante.

— Personne ne veut me dire, cria le vicomte Paul, pourquoi ce bon homme ne boit pas de bière, et en

quel pays les mendiants ont des hailons d'or?...
— Mme la comtesse l'a défendu ! murmura Fanchon.

— M. le comte aussi, appuya Joli-Cœur.

— Morbleu ! s'écria le vicomte Paul, c'est moi qui suis papa. Lotte est maman. Nous vous permettons de parler ; n'est-ce pas, Lotte ?

On eût dit que les rayons obliques du soleil passaient à travers la diaphane beauté de Lotte sans pouvoir colorer sa blancheur de statue.

— Que Dieu ait pitié de nous, balbutia la nourrice. Elle était comme cela quand je la vis pour la première fois...

Lotte murmura d'une voix qui était douce comme un chant, mais si faible, que nul n'aurait pu dire s'il avait bien entendu ce qu'elle disait :

— Mon père va venir...

Le vicomte Paul n'écoutait pas parce qu'il avait encore une idée.

— Au fait, dit-il, je suis un niais : je n'ai qu'à lire la légende !

XVI

Confusion des langues.

Il y eut alors un grand tumulte dans le pavillon où le vicomte Paul donnait le dîner de la préfecture en attendant les Anglais. Tout le monde se leva en criant. M. Galapian avait de ces hurlements hideux qu'on entend à la Bourse autour du parquet des agents de change, l'abbé Romorantin étrenuait avec détresse, les petits Tourangeaux bourdonnaient comme des mouches, et Sapajou, plus habile, imitait le chant du coq.

Fanchon d'un côté, Joli-Cœur de l'autre, se jetèrent sur le vicomte Paul pour lui arracher la fatale image qui se déchira, coupant en deux le corps du Juif errant.

Lotte baissa la tête et poussa un grand soupir.

Elle n'était plus d'albâtre, cette étrange fillette. La transparence de son corps gracieux augmentait, augmentait...

— On a bu assez de chambertin, dit le sommelier. Veut-on passer au champagne ?

— Il n'y a pas de Juif errant ! déclara Fanchon résolument.

— Pas plus que sur ma main ! sou tint Joli-Cœur.

— C'est un mythe légendaire... expliqua l'abbé.

— C'est une bourde ! rectifia Galapian.

Sapajou savait aussi japper comme les petits chiens. Il le prouva en faisant : Hop ! hop ! hop ! hop !

Fanchon reprit :

— On se sert de cela pour bercer les petits enfants...

— Et faire rire les grandes personnes, ajouta Joli-Cœur.

— Néanmoins, objecta l'abbé, il y a là-dessous une grande pensée chrétienne.

— Je ne sais pas, fit Joli-Cœur, mais l'air est agréable à entendre.

— Et facile à chanter, l'interrompit Fanchon. Écoutez. Elle chanta d'une voix un peu cassée qu'elle avait :

Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur ;
Jamais je ne m'arrête
Ni ici ni ailleurs :
Par bon ou mauvais temps
Je marche incessamment.

— On disait jadis *arreste*, fit observer l'abbé, de sorte que la rime y était. Cela prouve l'antiquité de la chanson :

— " J'ai du bon tabac dans ma tabatière " prouve encore mieux la découverte de l'Amérique ! dit Galapian. Joli-Cœur chanta :

Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné...

— Minute ! l'interrompit l'abbé, le vrai nom est Ahsver ou Ahasverus.

— Ah ! par exemple ! contesta Fanchon. C'est bien Isaac Laquedem...

Né dans Jérusalem
Ville très-renommée...

— Mathieu Pâris, dit Galapian, l'appelle Cataphilus.

— Schedt affirme, commença l'abbé, qu'il y avait un certain Ozer, soldat d'Hérode, celui-là même qui tendit l'éponge imbibée de vinaigre et de fiel à notre divin Sauveur...

— Georges de Trébizonde prétend qu'un nommé Lévy...

— Schiavone suppose...

— El Edrisi infère...

Pendant cela Joli-Cœur détonnait à tue-tête :

Juste ciel ! que ma ronde
Est pénible pour moi !
Je fais le tour du monde
Pour la centième fois :
Chacun meurt-tour à tour,
Et moi, je vis toujours !

Tandis que Fanchon roucoulait :

Je n'ai point de ressource,
Je n'ai maison ni bien,
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen :
En tout lieu, en tout temps,
J'en ai toujours autant.

Les petits Tourangeaux répétaient le refrain, tout en jouant à mettre le dessert dans leurs poches. Le malheureux vicomte Paul, assourdi, se bouchait les oreilles et commandait en vain le silence :

Mais, soudain, vous eussiez entendu la souris courir.

Le vicomte Paul avait demandé :

— Où donc est Lotte ?

Et chacun, regardant le siège vide de celle qu'on appelait " la fille du Juif errant ", avait vu, à la place occupée naguère par l'enfant, une vapeur légère qui achevait de se dissiper lentement...

XVII

Coucher du soleil.

Galapian et l'abbé Romorantin, qui étaient les voisins de la petite Lotte se reculèrent instinctivement. Les regards inquiets de toute l'assemblée se prirent à errer. Fanchon, se penchant derrière la chaise du vicomte Paul, balbutia à l'oreille de Joli-Cœur :

— N'a-t-elle pas dit : *Mon père va venir ?*

Joli-Cœur, tout hussard et tout brave qu'il était, eut le frisson.

Il se leva pour aller prendre l'air à une fenêtre ; mais à peine eut-il porté ses yeux sur la campagne, qu'il s'écria, tandis que ses jambes fléchissaient :

— Voyez ! voyez !

— Sont-ce les Anglais ? demanda le vicomte Paul. Prenons les armes !

— Seigneur Dieu ! gémit Fanchon qui regardait à son tour. Ah ! Seigneur Dieu !

L'abbé se signa. Galapian mit son binocle.

Le soleil sans rayons, large disque de pourpre, touchait à l'horizon la ligne des nuages. Tous ces harmonieux aspects du pays de Tours qui semble un immense et riant jardin, arrosé par le plus beau des fleuves français, éclairé ainsi à rêver, prenait sous ces lueurs violentes des teintes étranges et de solennelles bizarreries. Les collines grandissaient, les lointains s'allongeaient à de fantastiques profondeurs ; la nuit montait déjà au fond des vallées, tandis que les sommets de la côte voisine s'enlumaient de franges multicolores.

Tout le monde était aux fenêtres du pavillon, mais personne n'admirait ce merveilleux spectacle.

Le soleil couchant pouvait se noyer dans ces splendeurs ; sa dernière caresse pouvait embraser le paysage transfiguré ; nul ne regardait ni le paysage ni le soleil.

Tous les yeux étaient fixés sur le même point ; le même étonnement inquiet se reflétait sur tous les visages.

Au plus haut sommet de la côte, sur la route qui conduit de Tours à Angers, un homme — une apparition plutôt — se montrait.

Juste en face du soleil !

Sa haute silhouette se détachait en noir sur la pourpre du disque.

La lumière oblique abaissait son ombre énorme jusqu'au fond de la vallée.

XVIII

Le voyageur.

L'homme sembla d'abord immobile : statue sombre au milieu d'un éblouissement.

Mais on vit bientôt qu'il marchait, car sa tête descendit au niveau du

sommet, derrière lequel le soleil disparut.

On put alors distinguer mieux. C'était un homme de grande taille, qui allait appuyé sur un bâton de voyageur.

Il était seul.— Était-il seul?— A mesure qu'il avançait vers l'ombre de la vallée, une forme blanche, indécise et transparente, se dessinait à ses côtés.

— Lotte !.. murmura le premier le vicomte Paul.

Un murmure contenu répondit derrière lui :

— La fille du Juif errant !

— Ah ça ! grommela M. Galapian qui se frottait les yeux à tour de bras, est-ce que j'ai bu trop de chambertin, moi ?

— *Vade retro !* balbutia l'abbé Romorantin.

Le voyageur, cependant, arrivait au bas de la descente et disparaissait sous le rideau de peupliers.

— Dansons ! s'écria le vicomte Paul qui s'étonnait d'avoir un poids sur le cœur.

Personne ne lui répondit.



Le voyageur. (Page 151, 1ère colonne.)

XIX

Un coin de salon.

Dame Fanchon égrenait son chaquet et tremblait.

Joli-Cœur s'approcha d'elle et murmura :

— Ce fut comme cela quand il vint à Lamballe... on voyait le soleil se coucher au loin dans la mer...

— Que Dieu nous préserve d'un malheur ! fit la nourrice.

Et le vicomte Paul, secouant sa blonde crinière d'un air vaillant, s'écria :

— On doit faire ici tout comme à la préfecture. Dansons, ou je me fâche ! Je veux qu'on danse !

On dansait en effet à la préfecture. Les préfectures sont des Louvres en raccourci, des diminutifs de Tuileries. J'ai connu un préfet qui disait : Mon gouvernement.

Mme la préfète, une bonne grosse petite reine, ronde et rouge comme un bouton de pivoine, faisait des heureux parmi les employés en distribuant des sourires. C'est un noble pays que ce jardin de la France. Les salons

étaient pleins de belles jeunes filles et de jeunes dames charmantes ; mais, entre toutes les admirées, la comtesse Louise brillait au premier rang.

Celle-là était véritablement reine par l'esprit, la bonté, la beauté.

La comtesse Louise dansait.

Celles qui ne dansent pas sont soupçonnées de jalouser celles qui dansent.

Surtout celles qui ne dansent plus. J'en sais pourtant qui regardent avec un cœur maternel ces joies étourdies de la jeunesse ; j'en sais, et beaucoup, qui sont restées belles sous

leurs cheveux blancs, à force de bienveillance et de miséricorde.

Certes, il y en avait là de ces chères femmes, spectatrices clémentes du plaisir qu'elles ne regrettent point, parce que, peut-être, elles ne l'ont point aimé; de ces femmes exquises qui ne vieillissent jamais, du moins dans leur cœur, et qui trouvent une éternelle jeunesse dans le trésor de leur piété charitable.

Mais il faut de la variété dans un parterre et quelques soucis au milieu des roses. Il y avait aussi de braves dames qui, n'ayant point de charité à revendre, épilogaient et médisaient abondamment.

De braves messieurs faisaient la partie de ces braves dames.

Dans un coin du salon, où l'intendance militaire, le tribunal de première instance, l'état-major, les domaines, l'enregistrement, les contributions directes et même l'académie universitaire étaient avantagusement représentés, on tuait le temps comme on pouvait.

Le colonel comte Roland de Savray et la comtesse Louise étaient sur le tapis.

On parlait bas. On mordait fort.

— Mon Dieu ! disait la dame des domaines, elle est jolie, si on veut...

— Moi qui connais mes pauvres, fit observer Mgr. l'archevêque en passant, je sais bien pourquoi elle a un regard d'ange. (1)

Mais monseigneur n'était pas de ce bon groupe-là. Il continua sa route.

— Quand on a deux cent mille livres de rentes, remarqua en ricanant la sous-intendante militaire, on peut bien donner quelques louis aux malheureux, dites-donc !

Jamais vous n'avez vu de si beau turban que celui de cette fourrissuse. Elle ressemblait à Roustan, le mameluk de l'empereur.

Seulement sa physionomie était plus mâle.

— Le colonel ne danse pas, dit M. Lamadou, commandant de la gendarmerie.

— Il fait danser la dame de pique, riposta le procureur général.

— Joueur comme les cartes ! appuyèrent plusieurs voix.

Ces Savray étaient trop beaux, trop nobles, trop riches, trop heureux. On ne les aimait pas dans ce bon coin.

— Bah ! fit Mme. la sous-intendante, s'il perd la dot de sa femme, il y a les cinq sous du Juif errant !

(1.) Ici-bas, toute grandeur se paie. Nosseigneurs les évêques sont condamnés de temps en temps aux galas de la préfecture.

XX

Le docteur Lunat.

— C'est moi qui suis le Juif errant ! Qui parle de mes cinq sous ? demanda avec douceur un petit homme maigre et brun, au front déprimé, aux yeux luisants.

— Ce cher docteur a donc son accès ? murmurèrent les dames.

Le commandant de la gendarmerie, M. Lamadou, dit :

— On ne devrait pas le laisser circuler ainsi. Il peut casser un plateau !

— Oh ! il est bien tranquille... C'est pourtant cette comtesse Louise qui lui a dérangé le cerveau !

— Un homme si savant !

— Un si célèbre spécialiste !

— Comment la comtesse de Savray a-t-elle pu ?... demanda la directrice des contributions directes, qui était toute neuve dans la localité.

— C'est juste, répondit la sous-intendante ; chère madame, vous ne savez pas : le docteur Lunat est un très-remarquable médecin aliéniste. Il traite les fous avec beaucoup de succès. Il a guéri un ancien notaire qui croyait être alligator. Cela le gênait bien : j'entends le notaire. Il plongeait dans sa mare pour attraper les poissons. Maintenant il se croit poisson et ne veut plus sortir, de peur des crocodiles...

— C'est un progrès ! fut-il déclaré tout d'une voix.

— Je crois bien !...

— Mais comment la comtesse a-t-elle pu ?.. insista Mme Contributions directes.

— Attendez donc ! vous allez comprendre... Mais voyez donc comme elle danse !...

— C'est une sylphide ! dit le maréchal de camp avec admiration.

La recette générale, converti de diamants, ouvrit son binocle.

— Bien risquée, cette tenue-là ! fut-il dit derrière trois éventails antiques.

— Vous allez comprendre, chère madame, reprit la sous-intendante militaire. Mine Lancelot, qui a vu leurs commencements à Lamballe, raconte une histoire de Juif errant...

Mme Lancelot était les domaines.

La galerie entière porta ce témoignage :

— Ah ! une jolie histoire !

— Et que madame Lancelot raconte si bien !

— Alors, continua la sous-intendante, cette histoire-là a mis le Juif errant à la mode, parce que les Savray ne sont pas aimés dans le pays...

— Pourquoi ne sont-ils pas aimés dans le pays...

— Je vous le demande !... Toujours

est-il que le docteur Lunat, le pauvre homme, a voulu aller au fond de tous ces mystères.

— Il y a donc des mystères ?

— En quantité ! Et le docteur Lunat, qui a guéri tant de fous...

— Comme le crocodile ?

La sous-intendante, au lieu de répondre, conclut :

— Vous voyez bien que la comtesse de Savray est cause de ce malheur !...

— Mesdames, dit le docteur Lunat avec une exquise politesse, je ne puis pas m'arrêter, vous savez, c'est légendaire, mais je vais m'informer de vos chères nouvelles en tournant autour de vous... d'ailleurs, il ne m'est pas défendu de marquer le pas.

Il caressa sa longue barbe à pleine main, bien qu'il eût le menton ras comme une fillette.

— Ce que c'est que d'être fou ! murmura le commandant de la gendarmerie

Le docteur Lunat le saisit vivement par le bouton de son uniforme.

— Ne bougez pas ! ordonna-t-il. Regardez-moi sans loucher ! Je vois en vous les symptômes...

— Voulez-vous bien me lâcher ! s'écria le pacifique soldat.

— Je vous défends de bouger ! Fixé ! Le vulgaire prétend qu'il faut avoir de l'esprit pour devenir fou... Vous êtes une preuve vivante du contraire...

Il y eut une douzaine d'éclats de rire étouffés dans les mouchoirs brodés.

Le docteur Lunat pirouetta sur ses talons et marqua le pas avec activité.

— Madame, dit-il à la sous-intendante, vous êtes un sujet curieux. Vers l'âge de cinquante-huit ans, votre jeunesse a dû vous porter au cerveau...

— Mais je n'ai pas encore quarante ans ! s'écria la sous-intendante indignée. C'est un fou dangereux !

— Le colonel de Savray gagne cinq cents louis, dit un conseiller de préfecture.

Le docteur Lunat fouilla précipitamment à sa poche.

— J'ai mes cinq sous, pensa-t-il tout haut avec une intime satisfaction. Tout va bien ! Je pourrai m'intéresser à la partie.

XXI

Le regard de sir Arthur.

La comtesse Louise n'aurait pas pu faire un quart de lieue à pied, mais elle dansait toute une nuit sans la moindre fatigue.

Après le quadrille, elle était seulement un peu plus rose, et ses beaux yeux avaient des rayons plus vifs.

Elle vint dans le salon où son mari

jouait; son mari jouait contre sir Arthur, l'Anglais qui demeurait en face du célèbre poète tourangeau en pain d'épices.

Sir Arthur regarda la comtesse Louise. Comment dire une chose aussi singulière? Ce n'était pourtant pas la première fois que la chose arrivait. Le regard de sir Arthur perça la poitrine de la comtesse Louise à la façon des vrilles, et lui mit comme une cuisante angoisse dans le cœur.

— Encore cent louis de gagnés! dit le colonel comte Roland de Savray.

On jouait gros jeu, cette nuit, à la préfecture. D'ailleurs sir Arthur ne jouait jamais petit jeu.

PAUL FÉVAL.

(A continuer.)

PRÉCEPTES DE POLITESSE.

Vous allez dans le monde pour y chercher une distraction, ou le plaisir, ou pour y servir votre ambition.

Pour y trouver une distraction, il faut qu'il vous plaise; mais, pour cela, il faut que vous lui plaisiez vous-même, sans quoi il restera froid et maussade pour vous.

Pour y trouver le plaisir, soyez aimable et bon, et la société sera aimable et bonne pour vous.

Pour y trouver des protecteurs, aimez, l'on vous aimera et l'on vous protégera, car le monde n'est pas aussi terrible qu'on le fait.

On peut diviser les gens du monde en quatre grandes catégories, savoir: 1o les gens d'esprit; 2o les gens de goût; 3o les envieux; 4o les sots.

Les gens d'esprit sont en assez grand nombre, mais cependant, l'esprit ne court pas les rues comme le disent les sots.

Les gens de goût sont plus rares, comme on peut juger par nos littérateurs et nos artistes modernes, presque tous gens d'esprit.

Les envieux ne manquent jamais pour salir ce qu'ils ne peuvent pas atteindre.

Les sots, en tous temps, ont été et seront toujours probablement les plus nombreux.

Tout le monde n'a pas l'honneur de craindre les envieux; on suit les sots; on trouve souvent des gens d'esprit; on recherche toujours les gens de goût.

GALERIE NATIONALE.

[Pour l'Album des Familles.]

LES GRANDS NOMS

DE NOTRE

HISTOIRE.

(Suite.)

V.

LES PP. JEAN DE BREBEUF ET GABRIEL LALEMANT.

(1625-1649.)



Parmi les premiers missionnaires qui sont venus évangéliser les nations sauvages de la Nouvelle France, plusieurs ont payé de leur vie leur sublime dévouement. Les PP. Nicolas Viel, Isaac Jogues, Antoine Daniel, Charles Garnier, Natal Chabanel, Jean de Brebeuf et Gabriel Lalemant ont été mis à mort par les indiens. Je me contenterai de donner ici une courte notice biographique des deux derniers, afin de montrer jusqu'où pouvait aller la cruauté féroce des races sauvages de l'Amérique du Nord, et de quelle admirable grandeur d'âme ont fait preuve les hommes dévoués qui ont répandu sur ce sol, avec leur sang, les premières semences de la religion chrétienne.

Le Père Jean de Brebeuf naquit dans le diocèse de Bayeux, France, le 25 mars 1593 et entra dans la Compagnie de Jésus le 5 octobre 1617. Venu au Canada en 1625, il dut retourner en France lors de la prise de Québec en 1629 par les Kertek. Il revint ici en 1633 et après avoir hiverné à Québec, il retourna poursuivre sa mission évangélique sur les grands lacs. Il avait appris un grand nombre de langues sauvages et fit beaucoup de conversions, surtout parmi les Hurons qui formèrent bientôt une mission assez considérable. C'était un homme doué de vertus remarquables, et d'une humilité qui lui faisait accepter les plus grands revers avec une parfaite résignation.

Le Père Gabriel Lalemant, qui a subi le martyre en même temps que

le Père de Brebeuf, était né à Paris, le 31 octobre 1610 et entra dans la Compagnie de Jésus le 24 mars 1630. Il vint au Canada en 1646, et il y avait six mois seulement qu'il avait été envoyé à la mission des Hurons lorsqu'il fut appelé à partager le sort glorieux du Père de Brebeuf.

On ne peut se faire une idée de la vie de souffrances continuelles de ces pauvres missionnaires vivant constamment avec les sauvages, les vivant dans leurs expéditions de chasse et de guerre, ils enduraient les plus grandes fatigues et les plus cruelles privations sans jamais proférer une plainte ou laisser échapper un mouvement d'impatience. On doit se figurer ce qu'avaient à souffrir, l'hiver surtout, des hommes peu habitués aux rigueurs de notre climat, mal vêtus, mal nourris, et obligés de s'abriter sous les misérables huttes que les sauvages leur abandonnaient. Cependant, ils poursuivaient leur rude tâche avec un courage indomptable et un admirable renoncement, heureux lorsqu'ils avaient réussi à arracher une âme aux ténèbres du paganisme.

En 1649, les PP. de Brebeuf et Lalemant se trouvaient dans le bourg St. Louis qui formait partie de leur mission. Dans la nuit du 15 au 16 mars, un parti d'Iroquois, fort de mille hommes, armés, pour la plupart, de fusils que les Hollandais leur avaient fournis, s'avança sous le couvert des bois jusqu'au fort St. Ignace, et au point du jour, ils s'emparèrent presque sans coup férir de ce poste dont ils brûlèrent les maisons. De là, ils se rendirent au bourg St. Louis qui n'était pas très éloigné. Après une bataille assez vive des deux côtés, ils réussirent à entrer dans le bourg qui était cependant entouré d'une forte palissade, et le brûlèrent, avec un grand nombre de prisonniers qu'ils attachèrent et qui périrent dans les flammes. Ils se replièrent ensuite sur le fort St. Ignace dont ils avaient incendié les maisons, mais dont ils avaient laissé subsister la palissade pour y trouver un refuge en cas de défaite. Ils emmenaient avec eux un certain nombre de prisonniers qu'ils avaient épargnés afin de pouvoir les torturer à loisir et savourer longuement leur cruelle agonie.

Parmi ces prisonniers se trouvaient les PP. de Brebeuf et Lalemant qui avaient voulu partager le sort de ceux qu'ils aimaient comme leurs enfants. On les attacha les premiers au poteau du supplice. Voici comment, la Relation de 1649 rend compte de cette scène d'épouvantable cruauté:

« Dès le moment qu'ils furent pris captifs, on les dépouilla nus, on leur

arracha quelques ongles, et l'accueil dont on les receut, en entrant dans le bourg St. Ignace, fut d'une gresle de coups de bastons sur leurs espauls, sur les reins, sur les jambes, sur l'estomac, sur le ventre et le visage, n'y ayant partie de leur corps qui n'eût dès lors enduré chacune son tourment.

"Le Père Jean de Brebeuf, accablé sous la pesanteur de ces coups, ne perdit pas pour tout cela le soin de son troupeau; se voyant entouré de chrétiens qu'il avait instruits et qui étaient dans la captivité avec lui: Mes enfants, leur dit il, levons les yeux au ciel, dans le plus fort de nos douleurs, souvenons nous que Dieu est le témoin de nos souffrances, et en sera bientôt notre trop grande récompense. Mourons dans cette foy, espérons de sa bonté l'accomplissement de ses promesses"

"Quelques infidèles Hurons, anciens captifs des Iroquois, naturalisés avec eux, et anciens ennemis de la foy, furent irrités de ces paroles, et de ce que nos Pères, dans leur captivité, n'avaient pas la langue captive. Ils coupent à l'un les mains, ils percent l'autre d'aines aiguës et de pointe de fer, il leur appliquent sous les aisselles et sur les reins, des haches toutes ronges de feu, et leur en mettent un collier à l'entour du col, en sorte que tous les mouvements de leur corps leur donnent un nouveau supplice: car voulant se pencher en devant les haches toutes en feu qui pendaient par derrière leur brulaient toutes les espauls; et s'ils pensaient à éviter cette douleur se pliant un peu en arrière, leur estomac et leur poitrine trouvaient un semblable tourment; de demeurer tous droits sans pencher de costé n'y d'autre, ces haches ardentes appliquées également de tous costés leur estaient un double supplice. Ils leurs mirent des ceintures d'escorce toute pleine de poix et de raisine, ou ils mirent le feu qui grilla tout leurs corps."

"Dans le plus fort de ces tourments, le Père Gabriel Lalemant levait les yeux au ciel, joignant les mains de temps à autre et jetant des soupirs à Dieu qu'il invoquait à son secours. Le Père Jean de Brebeuf souffrait comme un rocher, insensible aux feux et aux flammes, sans pousser aucun cry et demeurant dans un profond silence, qui estomait ses bourreaux mesmes; sans doute que son cœur reposait alors en Dieu. Puis, revenant à soy, il prêchait à ces infidèles, et plus encore à quantité de bons chrétiens captifs qui avaient compassion de luy."

"Ces bourreaux, indignez de son zèle, pour l'empescher de plus parler

de Dieu, lui cernèrent la bouche, lui coupèrent le nez et lui arrachèrent les lèvres: mais son sang parlait bien plus haut que n'avaient fait ses lèvres, et son cœur n'estant pas encore arraché, sa langue ne laissa pas de lui rendre service jusqu'au dernier soupir, pour bénir Dieu de ces tourments et pour animer les Chrétiens plus puissamment qu'il n'avait jamais fait."

"En dérision du saint Baptesme, que ces bons Pères avaient administré si charitablement mesme à la bresche et au plus chaud de la meslée, ces malheureux, ennemis de la foy, s'avisèrent de les baptiser d'eau bouillante. Tout leur corps en fut ondoyé plus de deux et trois fois, avec des railleries piquantes qui accompagnaient ces tourmens. Nous te baptisons, disaient ces misérables, afin que tu sois bienheureux dans le Ciel. Remercie-nous de tant de bons offices, car plus tu souffriras, plus ton Dieu t'en récompensera"

"Plus on redoublait ces tourmens, les Pères priaient Dieu que leurs péchés ne fussent pas la cause de la réprobation de ces pauvres aveugles auxquels ils pardonnaient de tout leur cœur. C'est bien maintenant qu'ils disent en repos: *Transivimus per ignem et aquam et aduxisti nos in refugerium.*"

"Lorsqu'on les attacha au poteau, où ils souffrirent ces tourmens et où ils devaient mourir, ils se mirent à genoux, ils l'embrassèrent avec joie et le baisèrent saintement, comme l'objet de leurs désirs, de leurs amours et un gage assuré et le dernier de leur salut. Ils y furent quelque temps en prières, et plus longtemps que ces bourreaux ne voulurent leur en permettre. Ils crevèrent les yeux au Père Gabriel Lalemant et appliquèrent des charbons ardents dans les creux d'iceux."

"Leurs supplices ne furent pas en même temps. Le Père Jean de Brebeuf fut dans le fort de ses tourmens environ trois heures, le mesme jour de sa prise, le 16e jour de mars, et rendit l'âme sur les quatre heures du soir. Le Père Gabriel Lalemant endura plus longtemps, depuis les six heures du soir jusqu'environ neuf heures du lendemain matin dix-septiesme de mars."

"Avant leur mort, on leur arracha le cœur à tous deux, leur ayant fait une ouverture au-dessus de la poitrine, et ces barbares s'en repeurent inhumainement, buvant leur sang tout chaud qu'ils puisaient en sa source d'une main sacrilège. Estans encore tout pleins de vie, on enlevait des morceaux de chair, de leurs cuisses, du gras des jambes et de leurs

bras, que des bourreaux faisaient rostir sur des charbons et les mangeaient à leur veüe."

"Ils avaient tailladé leurs corps en diverses parties, et pour accroistre le sentiment de la douleur, ils avaient fourré dans ces plaies des haches toutes en feu."

"Le Père Jean de Brebeuf avait eu la peau arrachée qui couvre le crâne de la teste: ils lui avaient coupé les pieds et décharné les cuisses jusqu'aux os, et lui avaient fendu, d'un coup de hache, une mâchoire en deux."

"Le Père Gabriel Lalemant avait reçu un coup de hache sur l'oreille gauche, qu'ils luy avaient enfoncé jusque dans la cervelle qui paraissait à découvert; nous ne vismes aucune partie de son corps, depuis les pieds jusqu'à la teste qui n'eust esté grillée et dans laquelle il n'eust esté bruslé tout vif, mesme les yeux où ces impies avaient fourré des charbons ardents."

"Ils leur avaient grillé la langue, leur mettant à diverses reprises dans la bouche des tisons enflammés et des flambeaux d'escorce, ne voulant pas qu'ils invoquassent en mourant, celui pour lequel ils souffraient et qui jamais ne pouvait mourir en leur cœur. J'ai sceu tout cecy de personnes dignes de foy, qui l'ont veu et me l'ont rapporté à moy-mesme, et qui alors estaient captifs avec eux, mais qui ayant été réservés pour estre mis à mort en un autre temps, ont trouvé les moyens de se sauver."

"Nous ensevelismes ces précieux restes le dimanche 21e jour de mars."

N. LEGENDRE.

L'ECONOMIE.

Quelque profession qu'on choisisse, le commerce, l'industrie, l'agriculture, les fonctions publiques, ou les nombreuses carrières qui peuvent être parcourues honorablement, il n'y a aucun moyen de s'enrichir sans le secours de l'économie. Rien de plus commun que les maisons qui se ruinent malgré des bénéfices considérables, en même temps que d'autres prospèrent avec des ressources médiocres. Si l'on cherche l'origine des principales fortunes contemporaines, on reconnaîtra que la plupart ont eu leur source dans les lentes accumulations de l'épargne, plutôt que dans le succès de brillantes spéculations. On voit à chaque instant échouer des projets bien conçus, tomber des établissemens en vogue, faute d'ordre et de calcul dans les dépenses, tandis que les mêmes entreprises auraient réussi entre des mains plus économes et avec moins de frais d'exploitation.

Entre les divers moyens de s'enrichir, l'économie a cet avantage qu'elle n'exige ni talents supérieurs ni conceptions profondes, secondées par des chances favorables. Elle n'a pas besoin du coup d'œil rapide, ni des soudaines inspirations qui distinguent l'esprit d'entreprise. Elle s'accommodé à la capacité la plus étroite, en même temps que les plus sublimes génies ne peuvent la dédaigner impunément.

MÉRISSE.

CHRONIQUE.

[Pour l'Album des Familles.]

Correspondance particulière
de Rome.

Rome, 21 février 1881.

BIEN CHERS LECTEURS,

Vous avez sans doute appris par les journaux la tenue du consistoire public qui a eu lieu le 18 décembre au Vatican. Comme j'en ai été témoin oculaire, je tiens à vous en donner quelques détails qui vous intéresseront; car s'il vous est doux d'entendre parler du Pape et de ses actes, il n'est pas moins agréable de rappeler à mon souvenir en vous en entretenant tout ce que j'ai vu moi-même de mes propres yeux à ce sujet.

A cause des tristes circonstances qui depuis dix ans ont fait de Rome la capitale de l'Italie et de son Roi légitime un prisonnier, Pie IX et Léon XIII n'avaient plus tenu de consistoire public. Aussi, n'est-ce pas sans une joyeuse surprise que nous avons appris celui qui devait avoir lieu le 18 décembre.

Dès neuf heures du matin, un jour fixé, nous étions dans les galeries du Vatican. Le palais était très-animé: les soldats au service du Pape, les gardes nobles en grande tenue étaient sous les armes; de magnifiques équipages stationnaient dans la première cour. On aurait dit un des beaux jours de la Papauté, lorsque Rome, libre dans l'expression de son amour et de sa joie acclamait son souverain. La pensée me venait souvent que Dieu ne pouvait tarder de faire justice de l'usurpation aussi lâche que traitre du gouvernement piémontais.

Après une heure d'attente nous fûmes introduits dans la salle royale où devait se tenir le consistoire. D'autres invités plus favorisés que nous y avaient déjà pris place; mais, quelque grande que fut la foule et quelque dut être pendant la cérémonie la position gênante où se trouveraient les derniers venus, la pensée de la fatigue nous inquiétait peu. N'allions-nous pas voir notre Père, le Chef de l'Eglise Catholique, celui qui préside aux destinées du monde, que l'on n'admire et écoute comme son oracle? N'allions-nous pas le voir entouré du Sacré Collège, de ce conseil vénérable dont chaque membre porte l'aureole sinon d'une brillante ori-

gine, du moins de la sainteté, de la science et de la sagesse?

Cette pensée faisait battre nos cœurs:

La foule composée en grande partie d'ecclésiastiques était compacte. D'un côté des tribunes étaient les hauts fonctionnaires du pape, les princes et les habitués du Vatican; les ambassadeurs des gouvernements étrangers auprès du Quirinal occupaient l'autre côté. On en comptait une quinzaine; l'ambassadeur prussien se faisait distinguer entre tous par le nombre et l'éclat de ses décorations. A dix heures, les cardinaux suivis de leurs camériers et précédés des gardes nobles qui formaient la haie commencèrent à défilier dans la salle et prirent place autour du trône pontifical. Enfin apparut le S. Père, en mitre et en chape, porté solennellement sur un riche palanquin encore aux armes de Pie IX. Nous nous inclinâmes sous sa bénédiction que je me hâtais d'entendre par la pensée à tous ceux que la parenté ou l'affection m'eût unis.

Comme la salle est assez étroite, le Pape passa si près de nous que je pus le voir de très-près et contempler pour la première fois avec un bonheur indéfinissable cette belle et grande figure dont la photographie ne nous a donné qu'une médiocre représentation. Cependant je ne vis pas sans tristesse ces traits amaigris, cette pâleur mal déguisée sous l'émotion qui avait gagné le cœur de notre Père à la vue du beau spectacle qui s'offrait à ses yeux. Il n'y a pas qu'un martyr, celui qui verse le sang ou broie les os. Se voir réduit à la triste condition d'un prisonnier quand la royauté vous est due; garder le dépôt de la vérité quand de toute part on exige sans pensée de rupture des concessions qui sans être contre cette vérité en diminuent le crédit et l'influence; ne pouvoir faire entendre une plainte sans être aussitôt accusé d'exagération ou pis encore; gouverner une Eglise infaillible, pure, sainte, et voir cette Eglise persécutée dans son clergé, ses membres, ses institutions, proscrite du sein des sociétés, séparée par le mensonge de tant d'âmes qu'elle veut sauver, quel cœur ne se sentirait défaillir devant de semblables épreuves? Telle est bien la situation de Léon XIII; il n'a pas les joies de Pie IX, il en a toutes les peines; et, comme si ce n'était pas assez de ce trait de ressemblance avec notre Seigneur, l'abandon des hommes. Dieu la tenu pendant deux mois sur un lit de douleurs, au point que son état nous a inspiré de sérieuses craintes. C'est lorsque ses forces on put lui servir qu'il a indiqué le consistoire et l'a

présidé malgré son état de faiblesse, je dirai de prostration physique.

C'à dû lui être une grande consolation de voir pour la première fois sous ses yeux comme un reflet de ces temps où la Papauté était libre et pouvait convier le monde à ses démonstrations solennelles.

Quand le Pape fut assis sur son trône élevé au fond de la salle, un prélat lut devant lui la profession de foi des nouveaux cardinaux qui s'approchèrent pour recevoir les insignes de leur dignité. Le Pape leur mit le chapeau rouge sur la tête en prononçant les paroles déterminées à cet effet par le Pontifical.

Des deux nouveaux cardinaux qui étaient ainsi préconisés solennellement, un attirait surtout l'attention publique: c'était Mgr. Hassoun, patriarche de Constantinople. Avec sa taille moyenne, son front presque chauve, sa longue barbe grisonnante, ses yeux inspirés, il me fit l'effet d'un de ces premiers athlètes de la foi, dont la vie entière ne fut qu'une lutte contre les puissances du siècle, d'un de ces hommes qu'on dit en termes familiers, vieilli sous le harnais, faits bien plus aux épreuves, aux contradictions de tout genre qu'à la joie et au repos dont ils ont rarement connu les douceurs.

Quand les nouveaux cardinaux eurent reçu des anciens l'accolade fraternelle, le Pape leur adressa quelques paroles en latin. A cause de sa voix faible et de l'espace qui nous séparait, je ne pus saisir distinctement que ces mots: *Usque ad effusionem sanguinis. Jusqu'à l'effusion du sang.* C'en était assez pour me donner une idée du discours dont ces mots étaient la conclusion.

Ces premières paroles que j'entendais de la bouche du Souverain Pontife réveillèrent dans mon esprit tout un monde de souvenirs: L'histoire de l'Eglise avec ses innombrables légions de martyrs, ses papes dont trente-sept ont versé leur sang pour sa défense, toutes ces grandes âmes à qui Dieu n'a pas demandé le sacrifice de leur vie mais qui ont versé selon les belles paroles de S. Augustin, le sang du cœur, par la pratique des plus héroïques vertus, la charité, la chasteté, l'humilité. Cette loi du sang, du corps ou du cœur, établie par N.S. quand il disait à ses apôtres qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour celui qu'on aime; cette loi n'est-elle pas l'apanage incontestable de l'Eglise Romaine? Et qu'on ne croie pas qu'elle soit désormais impuissante à produire de nouveaux martyrs et à donner la vie de ses enfants pour celui qui a donné la sienne pour elle. Dieu ne

lui en demande plus qu'à de rares intervalles, mais si les amphithéâtres s'ouvraient encore, si les échafauds se redressaient. O sainte Eglise de Rome, avec quelle joie nous verserions notre sang pour être fidèles à ta doctrine, à ta vérité, à tes glorieuses traditions.

Les paroles du Souverain Pontife.— *Uque ad effusionem sanguinis*, ont fait écho dans nos âmes, et si tels sont les sentiments de notre Père, ceux de ses enfants n'en seront jamais ni moins généreux ni moins fidèles!

Après le consistoire, le Pape environné de son brillant cortège retourna dans son palais. Mgr. Hassoun et les Cardinaux revinrent ensuite à la chapelle Sixtine où l'on chanta un *Te Deum* de Palestrina; Mgr. Hassoun dit l'oraison qui termina la cérémonie.

Nous vîmes en sortant les ambassadeurs étrangers qui s'en retournaient chez eux. La pensée me vint de me demander ce qu'ils devaient dire de cette imposante cérémonie. Ils y avaient été témoins de la majesté du Souverain Pontife; ils avaient vu de près cette figure dont la sérénité gagne aussitôt les sympathies de tous; catholiques, juifs ou protestants ils s'étaient inclinés sous la main qui bénissait la foule; ils avaient éprouvé, eux aussi, le même tressaillement que nous. Est-ce là ce qu'ils voient à la cour de leurs souverains? Est-ce la même grandeur, la même noblesse. Est-ce cette influence morale qu'on subit malgré soi quand on refuse de l'aimer et qui s'étend non seulement à ceux qui vous entourent, mais sur le monde entier qui écoute et vénère?

Pourtant, qu'est le Pape dans la situation présente? Un prisonnier sans force matérielle ni défense, un roi privé de son trône et à qui des sujets fidèles peuvent à peine faire parvenir quelques témoignages de respect et d'amour.

Mais tandis qu'un roi détrôné est par le fait même réduit au rang du vulgaire, quand Dieu ne l'abaisse pas davantage, le Pape n'a jamais été ni plus grand ni plus puissant. Ah! quoiqu'en disent les hérétiques, les impies, les politiques modernes, c'est qu'il y a dans cet homme Jésus-Christ; et, comme autrefois Pilate se trouvait interdit en présence du Sauveur, de même ceux pour qui le Pape n'est qu'un obstacle au progrès humain et à la politique actuelle, subsistent malgré eux sous son influence et doivent se dire au fond du cœur: N'y a-t-il dans cet homme qu'une autorité comme la nôtre?

Quelques jours après le consistoire, le Pape a reçu les députés Russes, les

princes Sergius et Paul, proches parents de l'Empereur. La réception s'est faite selon les lois de l'ancienne étiquette. Un prélat a ouvert les portes du palais aux princes, les a conduits jusqu'à l'antichambre où les a reçus le grand camérier. Celui-ci les a présentés à Léon XIII qui les a entretenus pendant une demi-heure dans son cabinet secret. Que s'est-il passé dans cette conversation? Qu'a dit le St. Père aux envoyés Russes? On sait qu'il leur a remis une liste dans laquelle il nommait lui-même deux sièges épiscopaux vacants en Pologne et en Russie. On a voulu dire qu'il se serait agi du rétablissement de la hiérarchie Catholique dans l'Empire. Le tout est que le rapprochement est fait entre le Pape et l'Empereur et l'on ne peut que se féliciter de cet événement si l'amour du bien et non les nécessités de sa politique, a été le premier mobile de cette démarche de la part du Czar.

On pourrait bien croire que la Russie a fait assez l'expérience de sa faiblesse pour moraliser ses peuples et que malgré tous les édits impériaux elle n'en a pas moins été impuissante à se sauver de l'anarchie politique et sociale qui la menace. Aurait-elle vu que c'est à Rome que se trouvait la vraie force et la vraie lumière? Les Souverains actuels ont presque tous été victimes de quelque attentat; les coupables ont été sévèrement punis; on a fait des lois très sévères pour réprimer l'audace des socialistes. Ceux-ci en ont ri et se moquant des lois comme des peupies il n'en ont pas moins continué de conspirer contre les uns et les autres. Mais il suffit que Léon XIII dise une parole contre ses ennemis de la société, aussitôt ce sont des cris de fureur, des menaces, on jure de faire taire cette voix. Mais si cette voix n'est que celle d'un homme et n'a pas d'autre force morale que celle d'une autorité privée, pourquoi cette colère de la part des ennemis de l'ordre et des suppôts de l'enfer? Il importait peu aux pharisiens d'être maudits des Saducéens, mais que J.-Christ voulut les reprendre, ils jurèrent de le perdre. C'est que Jésus-Christ était la vérité, et si de nos jours il n'y a que le Pape qui puisse par une parole soulever toutes les haines de ce nouveau genre de pharisiens, c'est que le Pape est le dépositaire de la même vérité.

En voilà assez, lecteurs, sur le Souverain Pontife. Je n'espère pourtant pas en avoir fini cette fois-ci et je vous parlerai de Rome, de ses souvenirs, de ses monuments, dans une prochaine correspondance.

CHAS. BORDEL.

[Pour l'Album des Familles.]

CHRONIQUE MENSUELLE.

ROME.

La lettre de N. T. S. P. le pape, Léon XIII, proclamant un jubilé universelle est datée du 12 mars.

Voici les prescriptions pour gagner l'indulgence Jubilaire. En dehors de l'Europe elles devront être accomplies depuis le 19 mars jusqu'au 31 décembre de la présente année.

Visiter deux fois trois églises qui seront désignées par l'évêque du diocèse; s'il n'y a que deux églises, les visiter trois fois; s'il n'y en a qu'une, six fois, n'usant que d'aliments maigres— et cela en dehors des jours de jeûne prescrits par l'Eglise— se confesser et recevoir le très saint sacrement de l'Eucharistie, donner quelque chose à titre d'aumône pour une bonne œuvre.— Le saint Père signale comme œuvre digne de la charité des chrétiens la *Propagation de la Foi*, la *Sainte Enfance*, et les *Ecoles d'Orient*.

C'est le désir du Pape qu'on implore pendant ces jours de prières d'une manière spéciale la protection de la T. Ste. Vierge, et du bienheureux Saint Joseph.

**

En apprenant l'assassinat de l'empereur de Russie, le Saint Père envoya le cardinal Jacobini auprès des Grands Ducs de Russie, Sergius et Paul alors à Rome pour leur exprimer son regret profond et bien sincère.

Sa Sainteté fit adresser une dépêche télégraphique à l'empereur Alexandre III pour lui faire part de sa douleur à l'occasion de la terrible calamité, et aussi de nos bons souhaits pour la prospérité et le bonheur du nouveau souverain de la Russie.

Alexandre III répondit immédiatement par télégraphe pour remercier le Pape de sa bienveillante sollicitude.

FRANCE.

Soixante et trois médecins qui ont des rapports avec les hôpitaux de Paris ont protesté contre le renvoi des Sœurs de Charité de ces établissements.

Même plusieurs médecins d'hôpitaux, ceux de l'hôpital de Ménilmontant entr'autres, ont envoyé leurs résignations en apprenant l'arrêté du comité d'Assistance Publique qui sécularise les hôpitaux.

Parmi ces médecins il y en a qui ne sont pas catholiques, mais ils sont tous unanimes à reconnaître que le

zèle, le dévouement et la probité des sœurs ne peuvent être trop loués.

RUSSIE.

Le nouvel empereur de Russie, Alexandre III, a déjà reçu des accès menaçants. On dit qu'il a trouvé une lettre sous son oreiller le menaçant de mort s'il ne donnait pas une constitution et d'autres réformes à la nation avant six semaines.

L'empereur a cru prudent de nommer un conseil de régence pour gouverner l'empire pendant la minorité de son fils si quelque chose lui arrivait.

Ce conseil est composé de l'impératrice, du Grand duc Michel, et du Grand duc Vladimir.

AFRIQUE.

On a annoncé dans le parlement anglais la fin de la guerre que l'Angleterre soutient dans le sud de l'Afrique contre les Boërs.

Sir Evelyn Wood en est venu à des arrangements avec les Boërs; ceux-ci reconnaîtront la suzeraineté de la Reine, mais auront un gouvernement responsable.

On sait que les Boërs sont des colons hollandais qui avaient fondé l'état indépendant du Transwahal, capitale Pretaria, en 1848. L'Angleterre avait annexé ce pays à ses possessions d'Afrique en 1878, mais les habitants supportaient mal le joug britannique, de là la guerre qui vient de se terminer.

AMERIQUE ANGLAISE.

Le *Directory* catholique nous fournit les statistiques suivantes sur les églises catholiques dans les possessions anglaises de l'Amérique:

Archevêques	6.
Evêques	26.
Prêtres	1855.
Eglises	1410.
Chapelles	43.
Séminaires	13.
Collèges	35.

La population catholique est de 2,113,000—divisée comme suit:

Province de Québec	1,291,210.
Province d'Ontario	263,000.
Nouvelle Ecosse	110,000.
Nouveau Brunswick	103,000.
Terre Neuve	71,000.

Indes Occidentales	165,000.
Vancouver	5,400.
Territoire du Nord Ouest	32,000.
Colombie Anglaise	20,000.
Honduras.	20,000.
Guinée et Barbades	18,000.

CARA LIMPIA.

SOCIÉTÉ ST. VINCENT DE PAUL DE MONTREAL.

Nous extrayons ce qui suit du Rapport statistique de cette valeureuse Association, préparé pour le conseil supérieur de Paris.

	Recettes.	Dépenses.
1880	\$9725.	\$7525
1879	8700	6900

En caisse.

8 déc. 1880—\$2200

8 déc. 1879—1800

Secours.

1880—79,500 lbs. de pain

1879—58,000 "

1880—1200 cordes de bois

1879—1000 "

Plus.

8000 à 8500 gallons de soupe, viandes, vêtements, argents etc.

Membres.

8 déc. 1880—1730

8 déc. 1879—1703

Membres décédés durant l'année 1880—7.

APPEL

FAIT A TOUS LES AMIS DE L'ÉDUCATION, POUR LA RÉÉDIFICATION DU SÉMINAIRE DE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI, CONFORMÉMENT A LA RÉOLUTION D'UNE ASSEMBLÉE DES CITOYENS.

Une grande épreuve, un malheur inattendu est venu fondre sur la petite ville de St. Germain de Rimouski.

Dotée par la divine Providence d'un Evêché depuis 14 ans seulement, elle avait vu son importance grandir, et un Séminaire s'ériger au milieu d'elle avec l'approbation, l'encouragement et les sympathies de tout le pays.

Rien n'avait été épargné pour procurer aux élèves un enseignement classique complet. Des musées étaient commencés et des bibliothèques déjà considérables avaient été réunies, grâce surtout à la générosité de plusieurs amis de la maison. L'on venait de compléter un système de chauffage perfectionné, si important pour la santé des élèves et l'éloigne-

ment du danger d'un incendie. Ce n'est pas non plus par cette voie qu'est arrivé le sinistre. La Divine Providence a permis que le feu ait pris dans les toits sans qu'on en connaisse la cause et sans qu'il ait été possible d'arrêter ses ravages destructeurs.

Voilà donc une jeune institution paralysée et arrêtée dans sa marche: obligée de recommencer tous les efforts si laborieux de sa formation matérielle, elle a droit d'attendre les encouragements de tous les amis de l'éducation en ce pays.

Mais les citoyens de Rimouski sentent que c'est à eux de prendre l'initiative et d'exposer la situation.

Il y avait, il est vrai, des assurances sur la bâtisse et le mobilier pour 29,000 piastres, mais cette somme ne couvre pas le montant qui était encore dû sur les emprunts, tandis que la perte totale s'élève à environ \$100,000.

L'institution espère certainement rencontrer ses engagements envers ses prêteurs: ce n'est réellement pas là que se trouve la grande difficulté. Il s'agit de continuer l'œuvre essentielle de ce Séminaire, dont le diocèse ne peut se passer pour former la classe instruite, pour recruter son clergé.

Loin de perdre courage, les directeurs se sont déjà mis à l'œuvre pour ouvrir de nouveau leurs classes dans un local provisoire et répondre ainsi à l'attachement de leurs élèves qui n'attendent que le signal de ralliement.

C'est à nous, citoyens de Rimouski, nous l'avons senti, d'obtenir des sympathies et de la bienveillance du public canadien les moyens de secourir leur âme à l'instruction de la jeunesse. Nous voulons les aider à relever les ruines de leur chère maison: nous y sommes poussés et par nos propres sentiments d'attachement à un établissement si avantageux, et par les profondes marques de bienveillance, dont la corporation du Séminaire est l'objet en ce moment de la part du clergé, de tous les citoyens sans distinction et en particulier des anciens élèves, déjà répandus dans tous les rangs de la société.

Nous faisons donc un appel en faveur de cette maison à tous les amis de l'éducation et de l'instruction chrétienne leur demandant une petite part des libéralités qu'ils répandent avec tant d'abondance dans le sein des pauvres et qu'ils ont souvent mises entre les mains des instituteurs de la jeunesse.

Qu'ils mesurent leur offrande sur l'importance de l'œuvre que nous leur proposons, et nous sommes sûrs d'avance que le résultat répondra aux besoins!

Nous prions tous la divine Providence de rendre le centuple à chacun des bienfaiteurs du Séminaire de St. Germain de Rimouski, qui continuera au reste à faire célébrer les messes déjà fondées en leur faveur.

Les souscriptions devront être adressées au Rév. P. J. Saucier, Trésorier du Comité central, à Rimouski, ou à P. L. Gauvreau Ecr., Maire de cette ville.

LE COMITÉ CENTRAL DE SECOURS.

Liste des membres du comité central de secours, pour aider à la restauration du Séminaire de Rimouski incendié le 5 avril 1881.

Président— Sa Grandeur Monseigneur Jean Langevin, Evêque de Rimouski.

Secrétaire— M. le Chanoine C. A. Charbonneau, secrétaire de l'Evêché.

Trésorier— M. le Chanoine P. J. Saucier, procureur du Séminaire.

Le Très-Révérénd Edmond Langevin, Vicaire-général.

M. le Chanoine L. J. Langis, Directeur du Séminaire.

Le Révérend A. Audet, curé de Rimouski.

Le Révérend P. Sylvain, vicare de Rimouski.

P. L. Gauvreau, Ecr., maire de la ville de Rimouski.

Dr Fiset, M. P.

L. A. Billy, Ecr., Magistrat de District.

A. P. Letendre, Ecr., Protonotaire.

C. F. Lapointe, Ecr., Shérif

John Gleason, Ecr., Avocat.

J. N. Pouliot, Ecr., “

F. F. Rouleau, Ecr., “

L. N. Asselin, Ecr., “

Aug. Tessier, Ecr., Préfet du comté.

J. T. Couillard, Ecr., marchand.

Alph. Couillard, Ecr., “

Aug. Couillard, Ecr., “

Voici les noms des personnes généreuses qui, hors du diocèse de Rimouski, ont envoyé spontanément leur offrande :

Mgr. l'Archevêque de Québec \$400.00

J. Larocque, de St. Hyacinthe. 10.00

M. l'abbé J. B. Z. Bolduc, Québec..... 50.00

M. l'abbé N. Laliberté, Saint-Michel..... 20.00

M. l'abbé N. Gingras, Saint-Gervais..... 20.00

M. l'abbé F. N. Fortier, Saint-François, Ile d'Orléans..... 10.00

M. l'abbé J. Auclair, Québec..... 25.00

RR. Sœurs de Jésus-Marie, Sil-lery..... 25.00

Les souscriptions continuent d'être abondantes.

COLLABORATION.

[Pour l'Album des Familles.]

CAUSERIE.

Manies de quelques grands hommes.

- I.—Conquérants.
- II.—Compositeurs.
- III.—Hommes de lettres.

(Suite.)

II.

COMPOSITEURS.

La musique étant un art excessivement capricieux, il s'ensuit que les musiciens sont tous plus ou moins excentriques et capricieux; on dit même que plusieurs d'entre eux l'affectent beaucoup plus qu'ils ne le sont naturellement. Chose certaine, à quelques rares exceptions, les compositeurs ont presque tous une manie et un procédé de travail à eux tout particulier. Sarti voulait il, par exemple, travailler dans le style solennel, il se renfermait dans une grande salle voutée et obscure; les funèbres lueurs d'une lampe fumeuse accrochée au plafond lui inspiraient de majestueuses compositions. S'agissait-il au contraire d'écrire un gai motif, une scène d'amour, il faisait transporter son clavecin au milieu d'une prairie; le grand air et l'aspect du ciel lui inspiraient des chefs-d'œuvres dans le genre.

Cimarosa a écrit les *Horaces* et le *Marriage secret*, deux de ses meilleurs compositions, en riant et en causant avec ses amis. C'est dans une partie de plaisir aux environs de Prague qu'il improvisa l'air fameux: *Pria che spunti in cid l'aurora*.

Sacchini était incapable d'écrire une note de musique sans avoir sa jeune femme assise à ses côtés et toute une famille de petits chats prenant leurs ébats sur le parquet devant lui. Les mouvements gracieux de son chef-d'œuvre *Oedipe à Colonne*, était redevable, disait-il, à la grâce des gambades de ces petits animaux.

Je comprends l'espèce de serrement religieux du cœur qui prenait Traetta enfermé seul dans une église à peine éclairée par un reste de jour. De là, dit-on, le pathétique déchirant de plusieurs passages de *Sophonisbe*.

On raconte, à propos de cet opéra, qu'il jugea d'un seul trait, avec une justesse piquante, la mauvaise manière des chanteurs français à cette époque,

Ne sachant comment indiquer le degré de force avec lequel l'exclamation *Ah* devait être donnée par la prima donna, il réfléchit un instant et, frappé d'une inspiration subite, il écrivit au-dessus de la note: *Un urlo francese*, “ un beuglement à la française.”

Rien de plus plaisant que la manière de composer de Salieri. Ce grand compositeur se promenait dans les rues encombrées par la foule, sur les marchés, les places publiques, un album sous le bras, un crayon derrière l'oreille, une boîte de fruits confits dans laquelle il puisait sans cesse et il s'arrêtait pour écrire à mesure que les idées se présentaient à son esprit.

Dans ses *Lettres Haydines*, Carpini nous apprend que Ferd. Paër a écrit les partitions de *Camille*, *Agnèse*, *Sargine*, en contant joyeux propos avec ses amis; plus même trouvant le temps malgré tout de gronder ses domestiques, quereller sa femme, corriger ses enfants et caresser son chien favori.

Il parle également d'un moine compositeur du nom de Marcantino Anfossi, mort jeune, qui s'inspirait ni devant un clavecin, ni au milieu du chant, mais bien devant une table chargée de volailles, de lapins, de truffes. Ces émanations culinaires lui donnaient les inspirations les plus suaves, les chants les plus divins.

Zinzarelli se distinguait par une facilité de travail extraordinaire, facilité telle qu'il écrivait en quatre heures un acte de *Pyrrhus* ou de *Romeo et Juliette*.

Zinzarelli n'a pas écrit une note sans s'être inspiré au préalable dans un des Pères de l'Eglise.

Beethoven, le divin Beethoven, le dieu des élégies musicales, le génie de la mélancolie allemande rêvait la gloire de surpasser Vatel. Bien souvent il abandonna son clavecin ou frémisèrent encore les dernières notes d'une de ses séraphiques compositions pour courir aux fourneaux où l'attirait les émanations de sauces savamment combinées.

Ce goût étrange pour les préparations culinaires faisaient le désespoir des amis du compositeur qui était loin de réussir aussi bien dans ses sauces que dans ses pastorales; l'espoir d'entendre une des compositions du maître pouvait les engager à affronter le mauvais dîner qui les attendaient.

Paësiello n'a trouvé les charmants motifs de *Nina*, de Molinari et du *Barbier* que confortablement enroulé entre les draps d'un bon lit.

De tous ces compositeurs plus ou moins excentriques, vous préférerez sans doute comme moi Haydn; ce

caractère grave comme Newton, silencieusement enfermé dans son cabinet de travail, rasé, poudré, portant dentelles et jabots, comme pour une visite à l'empereur. Et pourtant celui-là ne pouvait écrire sans une bague à son doigt, présent de son souverain. Il travaillait alors de cinq à six heures de suite, sans fatigue, sans ratures. Son manuscrit était toujours très-propre, mais presque illisible, couvert de pattes de mouches, comme il disait en plaisantant.

"Lorsque je me trouve tout-à-fait livré à moi-même, écrivait Mozart en 1788, lorsque je suis seul, et que j'ai l'âme calme et satisfaite, que, par exemple, je suis en voyage dans une bonne voiture, ou que je me promène à pieds après un bon repas, ou que la nuit je suis couché sans avoir de sommeil, c'est alors que les idées me viennent et qu'elles s'offrent en foule à mon esprit. Dire d'où elles viennent et comment elles arrivent, cela me serait impossible, ce qui est certain, c'est que je ne peux pas les faire venir quand je veux."

Si Mozart, comme il le dit lui-même, n'avait pas toujours la facilité de composer, la mémoire et le don d'écrire la musique lui étaient acquis, et en voici la preuve la plus évidente. Il assistait aux cérémonies du Vendredi-Saint dans la chapelle Sixtine où on chantait chaque année seulement le *Miserere* d'Allegri. Défense des papes sous les peines les plus sévères avait été faite de prendre copie de ce *Miserere* dans le but de lui conserver son originalité locale. Mozart écoute avec une religieuse attention. Rentré chez lui, il le note de mémoire tout entier et le chante le lendemain dans un concert en s'accompagnant sur le clavecin.

Quel est celui d'entre vous qui ne connaisse le nom de Joachim Rossini, né à Pesaro en février 1792, deux mois après la mort de Mozart. Rien n'égale la fécondité de cet homme et sa disposition au travail. Ici ou là, matin et soir, seul ou avec des amis, à table ou au piano, au milieu d'une répétition, en se réveillant ou en se couchant, fatigué, ennuyé ou dispos, Rossini travaille toujours, travaille sans cesse.

Une matinée, fâché de feu, il écrivait dans son lit un de ses plus magnifiques duos, quand, rendu à la moitié, un des feuilletts tombe par terre. Crainte de froid, Rossini n'ose pas se lever, recommence un autre duo, qui termine, n'avait pas la moindre ressemblance avec le premier.

Ed. ROUSSEAU.

(A continuer.)

BIBLIOGRAPHIE.

Les Cercles Agricoles, dans la Province de Québec, par le Dr. N. E. DIONNE, rédacteur en chef du *Courrier du Canada*.— Brochure de 60 pages in-18— Québec 1881.— Prix 10 centins.

Le but de l'auteur, dans son travail patriotique, est de démontrer l'utilité des cercles agricoles pour activer les progrès agricoles, en même temps que d'éclairer la population rurale sur l'importance vitale qu'il y a pour elle d'en créer sur tous les points du pays, afin d'emprunter les connaissances de chacun en les appelant à profiter de l'expérience de tous.

Dans les pays où l'agriculture progresse, c'est généralement dû à l'existence de semblables associations.

Espérons qu'on va se mettre à l'œuvre, partout, et au plutôt, afin de doter tous les comtés de la province de Québec de ces utiles associations, dont plusieurs déjà fonctionnent avec succès.

Nous félicitons cordialement l'auteur sur sa belle inspiration de propagande agricole, et nous avons lieu de croire que les agriculteurs vont mettre en pratique les précieux conseils qu'il leur donne avec tant d'habileté.

La Culture du Tabac.— Petit traité élémentaire, par L. N. GAUVREAU, notaire, et membre du conseil d'agriculture de la province de Québec.— Prix 10 centins.

Nous accusons réception de cette intéressante brochure, qui traite de la culture et de la préparation du tabac canadien.

Nous avons lieu de croire que la culture du tabac a fait quelques progrès depuis 15 à 20 ans, chez certains agriculteurs qui ont étudiés les traités qui s'occupent de cette culture, mais le plus grand nombre s'en tiennent encore à l'ancienne routine, et négligent de tenir compte des théories perfectionnées que la science et l'étude apportent chaque jour à l'attention publique.

M. Gauvreau affirme que cette culture est la plus lucrative de toutes celles qui s'exploitent, et qu'elle donne des bénéfices beaucoup plus considérables.

Un arpent de tabac, dit l'auteur, bien cultivé et soigné assidument, peut donner 4,000 plantes, soit environ mille livres, qui donneront, à 25 centins la livre, une somme de \$250. En déduisant les frais d'exploitation, environ \$50, il restera \$200 de profit net. Que l'on trouve une autre culture, dit l'auteur, qui puisse donner ce résultat, et même la moitié.

LE JEU DES COMBLES.

Le comble de l'amour paternel :
"Croquer le marmot."

Le comble de l'amour de la musique :
"Attendre avec impatience le jour du jugement dernier pour entendre jouer de la trompette comme un ange."

Le comble de l'outrecuidance :
"Prier Vivier de jouer la marche funèbre de Chopin sur un cor que l'on viendrait de se faire extirper."

Le comble de la publicité :
"Afficher des prétentions."

Le comble de la soif :
"Être altéré de vengeance!"

Le comble de l'habileté pour un barbier :
"Raser les murs!"

Le comble de la coquetterie :
"Parer une botte!"

Le comble de l'ironie :
"Offrir à une négresse un instrument à musique qui ne joue que l'ouverture de la *Dame blanche*."

Le comble de l'intolérance religieuse :
"Vouer aux flammes éternelles le bois qui travaille le dimanche."

Le comble de l'art photographique :
"Obtenir des épreuves d'une figure de rhétorique."

Le comble du désintéressement chez une marchande de tabac :
"Donner prise à la calomnie."

Le comble du zèle, pour un sergent de ville :
"Arrêter sa pendule."

Le comble de la sensibilité :
"Ne pas vouloir frotter une allumette de peur qu'elle ne souffre."

Le comble de la malpropreté :
"Se faire la raie au beurre noir."

Le comble de l'abnégation, dans les pays où le divorce n'existe pas :
"Epouser la querelle de quelqu'un!"

Le comble du scrupule :
"Se confesser d'avoir caressé une chienne."

Le comble de l'art du dressage :
"Mettre un frein à la fureur des fots."

Le comble du mercantilisme :
"Vendre la mèche."

Le comble de l'usure :
"Prêter à rire."

Le comble du notariat :
"Faire acte de présence."

Le comble de la passion de la chasse :
"Tirer des plans."

Le comble de l'art médical :
"Purger une hypothèque."

Le comble du prosélytisme :
"Pousser à la conversion de la rente."

INFORMATIONS SPECIALES.

NOUVELLES RICHESSES.

CORRESPONDANCE DE ROME.

Grâce à l'obligeante sollicitude du R. P. Arnaud, de Notre-Dame de Betschiamits (Saguenay), pour tout ce qui concerne les intérêts et progrès de l'*Album des Familles*, nous allons être en mesure de publier une correspondance particulière de Rome, chaque mois, et dont nous commençons à publier aujourd'hui la première correspondance de cette intéressante série de lettres particulières, provenant de la plume élégante et facile de M. Charles Bornel, neveu du R. P. Arnaud, lequel étudie actuellement au Collège Romain.

GUERISONS MIRACULEUSES.

L'article si bien pensé de notre habile collaborateur, M. Napoléon Legendre, publié le mois dernier sur la Vénérable MARIE DE L'INCARNATION, nous inspire l'idée de reproduire dans l'*Album des Familles* les nombreuses guérisons miraculeuses attribuées à l'intercession de cette religieuse, que l'immortel Pie IX a, le 20 Septembre 1877, déclaré être Vénérable. Jusqu'à cette date aucun personnage dans l'Amérique Septentrionale, du Rio Grande au Pôle Nord, n'avait encore reçu cet honneur.

Nous commencerons donc, le mois prochain, la publication des guérisons attribuées à l'intercession de cette puissante protectrice, suivies de la citation plus ou moins détaillée des faits attestés par des médecins distingués, et qui seront lus avec intérêt par nos lecteurs et lectrices, tant du Canada que des Etats-Unis.

Quoique ces faits miraculeux, tels que rapportés dans l'ouvrage du R. P. Richaudeau n'ayent pas encore été soumis à une commission régulière, ils sont toutefois attestés par des médecins ou autres personnes dignes de foi, lesquels ont bien voulu transmettre aux Religieuses Ursulines les renseignements nécessaires pour pouvoir les publier avec confiance.

COLONISATION.

Plusieurs amis de la colonisation nous inspirent le désir de voir l'*Album des Familles* s'occuper des développements de la colonisation et du patriotique mouvement de l'Episcopat de la province de Québec, lequel embrasse déjà toutes les parties de la province.

Un des collaborateurs de l'*Album*, auquel ce patriotique projet a été soumis, vient d'accepter la tâche de relater, chaque mois, les progrès de la colonisation dans les diocèses d'Ottawa, de Montréal, de St. Hyacinthe, de Sherbrooke, des Trois-Rivières, de Québec, de Chicoutimi et de Rimouski, et nous ne doutons pas que les faits qu'il reproduira seront intéressants à lire et très consolants pour les amis du pays.

Le talent de notre collaborateur, d'ailleurs, saura assurer à cette cause tout l'intérêt nécessaire, et faire grouper ensemble les volontés agissantes pour que le développement de l'œuvre puisse s'accroître davantage, et gagner dans le souvenir de son pays les canadiens-français qui se trouvent momentanément éloignés de la patrie. Au prochain mois, paraîtra donc le premier article.

A NOS ABONNES.

Un assez grand nombre de nos abonnés ont répondu à notre appel, mais beaucoup aussi continuent à faire la sourde oreille. Nous faisons les plus grands efforts possibles pour soutenir cette publication et la rendre de plus en plus intéressante; mais ces efforts seront certainement nuls si les abonnés ne se font pas un devoir de nous soutenir cordialement en payant fidèlement chaque année le montant de leur abonnement.

Le prix minime de l'abonnement, qui est à la portée de toutes les fortunes, ne saurait être un obstacle pour la masse de nos lecteurs; il faut donc attribuer ce défaut de paiement à l'indifférence ou à l'oubli, ou bien croire que ces abonnés n'ont pas songé que par la réunion de tous ces petits montants, pour chacun d'eux, on puisse former une somme considérable qui permettrait à l'administration de subvenir avec aise à la dépense de \$150 par mois que coûte cette publication, et qu'il faut payer comptant, quoiqu'il arrive.

Ces faits devraient donc faire impression et nous mériter la sympathie de tous indistinctement, car autrement nous nous verrions dans la rigoureuse et pénible nécessité de discontinuer l'envoi de l'*Album des Familles*, après le 1er juin prochain, terme du sémés-

tré actuel, à ceux qui n'auront pas répondu à la juste demande que nous leur faisons aujourd'hui.

NOS ILLUSTRATIONS.

Grâce à l'empressement des abonnés à répondre à notre appel, nous espérons pouvoir annoncer, le mois prochain, l'heureuse nouvelle de la pleine réussite du projet tel que soumis dans notre circulaire du 10 avril dernier.

L'appui que nous avons reçu de la part de ceux qui ont spontanément répondu à notre désir dépasse notre attente. Si le même accueil vient se révéler de la part des autres, nul doute que le projet se réalisera.

Nous donnons prématurément cette information afin de laisser connaître à ceux qui n'ont pas encore répondu à ce patriotique mouvement, que leur démarche ne sera pas faite en pure perte, vu le résultat déjà atteint, mais que le concours de tous est nécessaire pour assurer la réalisation du projet tel que soumis à leur attention toute particulière.

AUTRE AVIS.

Notre *Prime* a tellement été appréciée dans les familles, que plusieurs de nos abonnés, incapable de payer de suite l'abonnement de l'année courante, mais promettant de le faire bientôt, nous ont priés de vouloir bien retarder de quelques semaines la date de remboursement, afin de les faire participer aux mêmes avantages que ceux qui ont payé en ces derniers temps.

En vue de satisfaire à ce désir, puisque notre entreprise est une œuvre de dévouement, nous continuerons d'adresser cette *Prime* à tous ceux qui paieront leur abonnement de l'année, ainsi qu'à tout nouvel abonné qui se fera inscrire d'ici à quelques semaines, car le nombre de copies que nous possédons du Chemin de la Croix est fort limité. C'est donc aux plus désireux à en profiter.

A NOS AGENTS.

Nous prions nos agents, tant du Canada que des Etats-Unis, de bien vouloir nous faire parvenir les abonnements de ceux qui doivent, pour la présente année, afin de leur faire profiter de la *Prime* qui est accordée à ceux qui auront payé leur abonnement annuel, car bientôt cette faveur ne pourra plus être accordée.

L'ADMINISTRATEUR.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Aux Annonceurs des Etats-Unis.
L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL et Cie., No. 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des Annonces pour cette Revue Mensuelle Illustrée, à **NEW-YORK.**

Aux Annonceurs d'Ontario.
L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER, No. 29, Rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des Annonces pour cette Revue Littéraire Illustrée, à **Toronto.**

L'ALBUM, se trouve dans la salle de Lecture (Reading Rooms) de M. M. HENRY F. GELLIG & Cie., 449 Strand, Londres, en **Angleterre.**

J. CHAPLEAU & FILS
IMPRIMEURS ET RELIEURS
31 & 33 RUE COTTE
Montreal.

Nous attirons l'attention des lecteurs de l'Album des Familles sur les avantages qu'offre notre établissement :

Bas Prix,
*Caractères neufs et de Première classe,
Papiers de premier choix.
Promptitude et exactitude,*
SPÉCIALITÉS : LIVRES ET PAMPHLETS.
Plus de vingt-cinq années d'expérience recommandent notre maison au patronage du public.
Les ordres par écrit sont exécutés avec attention et livrés au temps convenu.
Tout soumission demandée sera promptement faite.

IGNACE C. ST. AMOUR
Seul Agent de l'Album des Familles pour Montréal,
No. 344 RUE AMHERST.

EN VENTE
LA PREMIÈRE ANNÉE
DE
L'Album des Familles
Prix : \$2.00.

DOMINION ORGAN CO. Bowmanville, Ont.



Philadelphie, 1876.
Sydney, Australie, 1877.
Paris, France, 1878.
Toronto, 1879.

Les Orgues de la Puissance ont remporté le premier prix partout où elles ont été exhibées.
Instruments pour Salons et Eglises.
Les personnes qui ont l'intention d'acheter, ainsi que les artistes et les amateurs, sont spécialement invités à examiner ces instruments.

Garanties pour 5 ans. Prix réduits.
PRIX DE 50 A \$1,200.

OFFRES AVANTAGEUSES POUR QUELQUE TEMPS SEULEMENT.

Pour introduire ces instruments dans le District des Trois-Rivières, nous les vendrons moyennant une partie comptant et la balance payable \$10 par mois.

HATEZ-VOUS D'EN PROFITER.
Ecrivez pour Catalogues.

L. E. N. PRATTS,

Agent Général pour la Province de Québec.

Entrepôt Général pour la Province, No. 280, Rue Notre-Dame, chez
A. J. BOUCHER, Montréal.
Succursale : No. 3, Rue du P'aton, Trois-Rivières.

Nouvelle Publication.

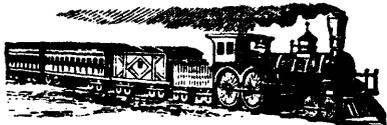
La Bible

ne suffit pas pour enseigner les vérités nécessaires au salut.

C'est une des meilleures conférences du célèbre PÈRE DAMEN, S. J. Elle contient des preuves irréfutables à la portée de tous, de la nécessité de l'Eglise enseignante.

Envoyée par la poste au prix suivant :
\$1.50.....le cent.
5 sous.....chaque exemplaire.

S'adresser à
L. G. GLADU, O. M. I.
 Hull, P.Q.



CHEMIN DE FER de Q.M.O. & O.

CHANGEMENTS D'HEURES.

A PARTIR DE

JEUDI, 23 Decembre 1880.

Les trains partiront aux heures suivantes :

	EXPRESS.	MAIL.	MIXTE.
D'Hochelega pour Ottawa.....	5.15 pm.	8.30 am.	1.30 am.
Arrivant à Ottawa.....	9.55 pm.	1.10 pm.	11.30 am.
D'Ottawa pour Hochelega.....	4.55 pm.	8.10 am.	12.10 am.
Arrivant à Hochelega.....	9.35 pm.	12.50 pm.	10.30 am.
D'Hochelega pour Québec.....	10.00 pm.	9.00 pm.	6.00 pm.
Arrivant à Québec.....	6.30 am.	9.55 pm.	8.30 am.
De Québec pour Hochelega.....	10.00 am.	10.10 am.	5.30 pm.
Arrivant à Hochelega.....	6.30 am.	9.00 pm.	7.15 pm.
D'Hochelega pour St. Jérôme.....			6.45 am.
Arrivant à St. Jérôme.....			9.00 am.
De St. Jérôme pour Hochelega.....			4.45 pm.
Arrivant à Hochelega.....			7.10 pm.
D'Hochelega pour Joliette.....			6.00 am.
Arrivant à Joliette.....			8.20 am.
De Joliette pour Hochelega.....			
Arrivant à Hochelega.....			

Les trains quittent la Gare du Mile-End, sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passagers il y a des magnifiques Chars-Palais et des Char-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à Ottawa ou revenant correspondent avec ceux de Québec, aller et retour.

Les Trains voyagent sur le temps de Montréal.

A Ottawa, pour billets et renseignements s'adresser à Charles Desjardins, Agent Local, au bureau pour la vente des Billets, rue Elgin, Ottawa.

Bureau Général 13 Places d'Armes.

BUREAU DES BILLETS :

13 Place d'Armes. } MONTREAL.
 202 Rue St-Jacques. }

VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC.

L. A. SENÉCAL,

Surint. Gén.

Le meilleur Journal ! Essayez-le !

Il est magnifiquement illustré.

36^e Année.

"LE SCIENTIFIC AMERICAN."

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Ils contiennent aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, et les Sciences Sociales, l'Histoire Naturelle, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le Scientific American les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie., Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le Scientific American MM. Munn et Cie., se font solliciteurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le Scientific American, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une invention ou une invention nouvelle peut s'assurer sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi, sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux brevets, au Caveau, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & CIE.,
 37 Park Row,
 New-York

Russell House

RUE SPARKS, OTTAWA,

J. A. GOVIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.

EN VENTE.

LE

FOYER DOMESTIQUE,

Maintenant remplacé par

L'ALBUM des FAMILLES.

Années 1876, 1877, 1878, et 1879.

PRIX.—\$2.00 pour chaque année.

LA QUESTION

DU

TOMBEAU de CHAMPLAIN

PAR

STANISLAS DRAPEAU.

On peut se procurer cette brochure, en s'adressant à l'auteur, à Ottawa, ou par lettre par la poste.

Prix — 25 Centins.

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE

Institutions Charitables

DU CANADA,

Depuis leur fondation jusqu'à nos jours.

La première livraison de cet ouvrage est en vente aux bureaux de l'Album des Familles, à raison de 25 centins seulement. Ce prix a été adopté, afin de faire écouler plus activement l'ouvrage. Chaque livraison renfermera environ 150 pages.

On prie les personnes désireuses d'encourager cette publication à faire l'achat de suite de cette première livraison, afin de fixer le chiffre du tirage des livraisons futures.

S'a-tresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU,
 OTTAWA.

\$10. SAVED!

Buy the IMPROVED

VICTOR

Sewing Machine.



It is so simple in construction and runs so easily that a child can operate it.

It has the straight, self-setting needle, our improved shuttle, with a perfect tension, which does not change as the bobbin becomes exhausted.

All the wearing points are adjustable, and it combines every desirable improvement.

Every Machine is sent out ready for use, after being thoroughly tested.

Notwithstanding the GREAT DEMAND IN PRICES we continue to use the best material and exercise the greatest care in our manufacture.

VICTOR SEWING MACHINE CO.

Western Branch Office, 211 West Madison St., Chicago, Ill. PRINCIPAL OFFICE and Manufacturing Works, 114...